N°.1

NUMERO JANVIER 1941

ERSTRIERTE ZEITUNG» • PREMIER NUMERO

BERLINER ILLUSTRIERTE

EDITION SUISSE

Signal

Fr.3

Agfa

PHOTO

produits
dans le monde
entier!

Agfa films et plaques
Isochrom · Isopan · Isopan ISS

Agfa papiers
Lupex · Brovira · Portriga

Agfa appareils
Billy · Karat · Isolette

Agfa Karator
projecteur fixe pour
petit format

Agfa Ciné-appareils
de prises de vues et de
projection

Agfa Ciné films

Agfa films et plaques pour
reproductions
photomécaniques

Agfacolor films

Agfa révélateurs, produits
auxiliaires et écrans

Agfa accessoires photo-
graphiques

Agfa produits spéciaux
pour laboratoires de
photographie

COPYRIGHT 1941 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Le Pacte de Berlin

La Hongrie se sent-elle menacée par Haïti? La Slovaquie mijote-t-elle une guerre contre les Etats-Unis, et la Roumaine s'attend-elle à être envahie par les armées du Paraguay?

Les agitateurs britanniques usent de cette plaisanterie facile en guise de diversion auprès de l'opinion publique: il s'agit de lui faire oublier que le Pacte des Trois Puissances (Allemagne, Italie, Japon) constitue une idée politique dont la puissance d'attraction ne cesse de croître. A la longue, les commentateurs londoniens, faute de pouvoir donner le change, se résolurent à prendre position à l'égard de l'adhésion des 3 pays sud-européens au pacte de Berlin; toutefois, ils crurent bon de mettre au premier plan les clauses militaires de ce pacte. Ce qu'il fallait, c'était de donner l'impression que les signatures des trois petits pays, vu surtout leur situation géographique, ne modifieraient pas sensiblement le rapport des forces. Au risque d'être la risée des autres, on s'enferra dans ces informations, immédiatement après s'être vanté de compter tels et tels émigrants, des généraux sans armée, dans les rangs de ses alliés. Qui donc, on se le demande, jouerait encore aujourd'hui la carte anglaise? Impossible de trouver encore sur le continent des partenaires prêts à conclure des alliances militaires plus ou moins sérieuses.

Le chef du gouvernement roumain, le général Antonescu

Le professeur Dr Tuka, président du conseil slovaque

La signature des protocoles, qui consacre l'adhésion de la Roumanie et de la Slovaquie au Pacte tripartite

Sur le fond sinistre où se dessine la décadence britannique, s'élève l'impressionant complexe de nouvelles amitiés. Au centre de ce complexe, l'Axe Berlin-Rome et son allié le Japon. En vertu de ce pacte, les alliés assument «l'engagement de se prêter mutuellement assistance par tous les moyens politiques, économiques et militaires en leur pouvoir, dans le cas où l'une des parties contractantes serait attaquée par une puissance qui n'est actuellement pas engagée dans la guerre européenne ou dans le conflit sino-japonais».

Le pacte auquel les gouvernements de Budapest, Bucarest et Presbourg viennent également d'adhérer, n'a donc en aucune façon le caractère d'une alliance défensive militaire dont le partenaire pourrait être, dans telles circonstances déterminées, invité par l'une des puissances signataires à remplir ses devoirs d'allié. On fera bien de par le monde de prendre cette réalité au sérieux.

Mais le Pacte de Berlin est plus que cela: une alliance en faveur de la paix qui sera. C'est une plate-forme qui réunit les puissances désireuses de prendre une part active à l'établissement et à la garantie d'un nouvel ordre de choses.

Ce nouvel ordre est un épouvantail pour les Anglais et pour tous ceux qui, de par leur nature et leur histoire, ont intérêt à ce que perdure un état des choses vieilli et même dépassé. C'est ainsi qu'ils tentèrent — et il n'y a pas lieu de s'en étonner — de se raccrocher à l'espoir que la Russie en tant que grande puissance placée entre l'Allemagne et le Japon, opposerait une résistance à la réalisation de l'idée du Pacte. Ils durent bien reconnaître l'inanité de cet espoir après la visite du chef du gouvernement soviétique à Berlin, visite qui précéda immédiatement la signature des trois nouveaux protocoles d'adhésion.

Au fait, il ne reste plus qu'à reconnaître que le Sud-Est européen prend position contre l'Angleterre, après avoir été tout particulièrement la proie des machinations ourdies par des puissances qui lui étaient totalement étrangères. De même, les observateurs étrangers ont rattaché à ces faits la visite du roi de Bulgarie au Führer, et ils ne sont pas moins attentifs aux voix qui s'élèvent en Yougoslavie pour recommander le maintien de la neutralité. Au sein d'un monde en pleine transformation, le Pacte de Berlin est en quelque sorte le point où se cristallise l'ordre futur de l'Europe.

Signal
Explication de notre frontispice:
Un sous-marin en expédition lointaine.
Sur l'Atlantique? Au Canal de Bristol?
Devant les Iles Orcades? N'importe —
à son poste devant l'ennemi. La Noël
allemande étale les féeries de son décor
jusque dans le moindre recoin: les
bougies brillent, on boit, on chante —
une heure de joie spontanée devient le
symbole d'une camaraderie indissoluble

Hiver 1940. Dans l'avant-zone du Westwall, une section d'éclaireurs se dirige vers les positions françaises. Pas à pas, et retombant dans une immobilité et un silence absolus pendant quelques minutes lorsqu'un coup de feu interrompt le mutisme de la forêt. Peut-être l'ennemi n'est-il qu'à quelques mètres — peut-être attend-il l'instant favorable d'une contre-attaque. La tension incroyable de tels instants, où les heures semblent des minutes et les minutes des heures: voilà ce que l'homme de la Cie de prop. (PK) a su rendre, et de façon inoubliable, sur la photo ci-dessus Jacob, de la PK

De hautes flammes, une fumée étouffante, des balles qui sifflent, et le bruit que font les obus en traversant l'air — rien n'y fait: le correspondant de guerre allemand demeure impassible derrière sa caméra, afin de transmettre à la patrie, au monde et aux générations futures le document imagé de la grande époque que nous vivons
Boettger, de la PK

Le soldat à la caméra

Documents photographiques inoubliables des Compagnies de Propagande

Toutes les photos de guerre qui paraissent dans les journaux et les revues illustrées de l'intérieur et de l'étranger, sont dues à des soldats: aux reporters-photographes des Compagnies de Propagande. Qu'on feuillette un jour avec attention une collection de ces photos, qu'on essaye de découvrir, derrière les faits et les événements racontés, l'esprit de ces clichés, et l'on sentira bientôt que ces vues ne peuvent avoir été prises que par des soldats.

Ici, pas de scènes préparées à l'avance, pas de truquage. Ces photos ont été réellement prises sur le front, face à l'ennemi, là même où l'on se bat, où chacun, le reporter-photographe compris, doit payer de sa personne, l'arme à la main. Pour quiconque a la notion de l'esprit qui anime l'armée du Führer, il n'y a pas le moindre doute que ce serait pécher contre cet esprit que de faire accompagner les troupes combattantes par des photographes civils. Le soldat allemand est modeste et silencieux. De même qu'il se tait volontiers, de même s'opposerait-il à ce que ces combats, ces sacrifices, son esprit de solidarité envers les camarades ou même sa mort fasse l'objet de ces reportages en quête de sensations.

Considérons par exemple la photo représentant un soldat allemand qui, en plein combat de rues, ralentit le pas — avec quelles précautions il dépasse l'adversaire tué . . . On ne voit pas le visage du soldat, mais toute son attitude trahit assez clairement ses pensées: «Toi ou moi? . . . Pour l'instant, c'est toi!» . . . Conçoit-on un reporter en cache-poussière et porteur d'une casquette de voyage en train de prendre cette photo pour le compte d'une agence quelconque? . . .

Conçoit-on un civil ayant le courage de se trouver sur le chemin des aviateurs et des servants de tanks, en train de transporter avec précaution l'adversaire blessé au poste de secours?

Voici une autre photo: le parachutiste allemand en face de son camarade mort! Qui donc, si ce n'est un camarade, un ami, est appelé à fixer sur la plaque cette mâle et muette tristesse?

La valeur d'un reportage photographique ne dépend pas des dangers qu'a couru son auteur pour le réaliser. Les photos de guerre doivent tout à l'esprit qui les anime. Seul celui qui a su faire face à la mort, est en droit d'évoquer par l'image les combats et la mort des hommes. Approcher de l'âme du soldat allemand — un seul en a le droit: le camarade!

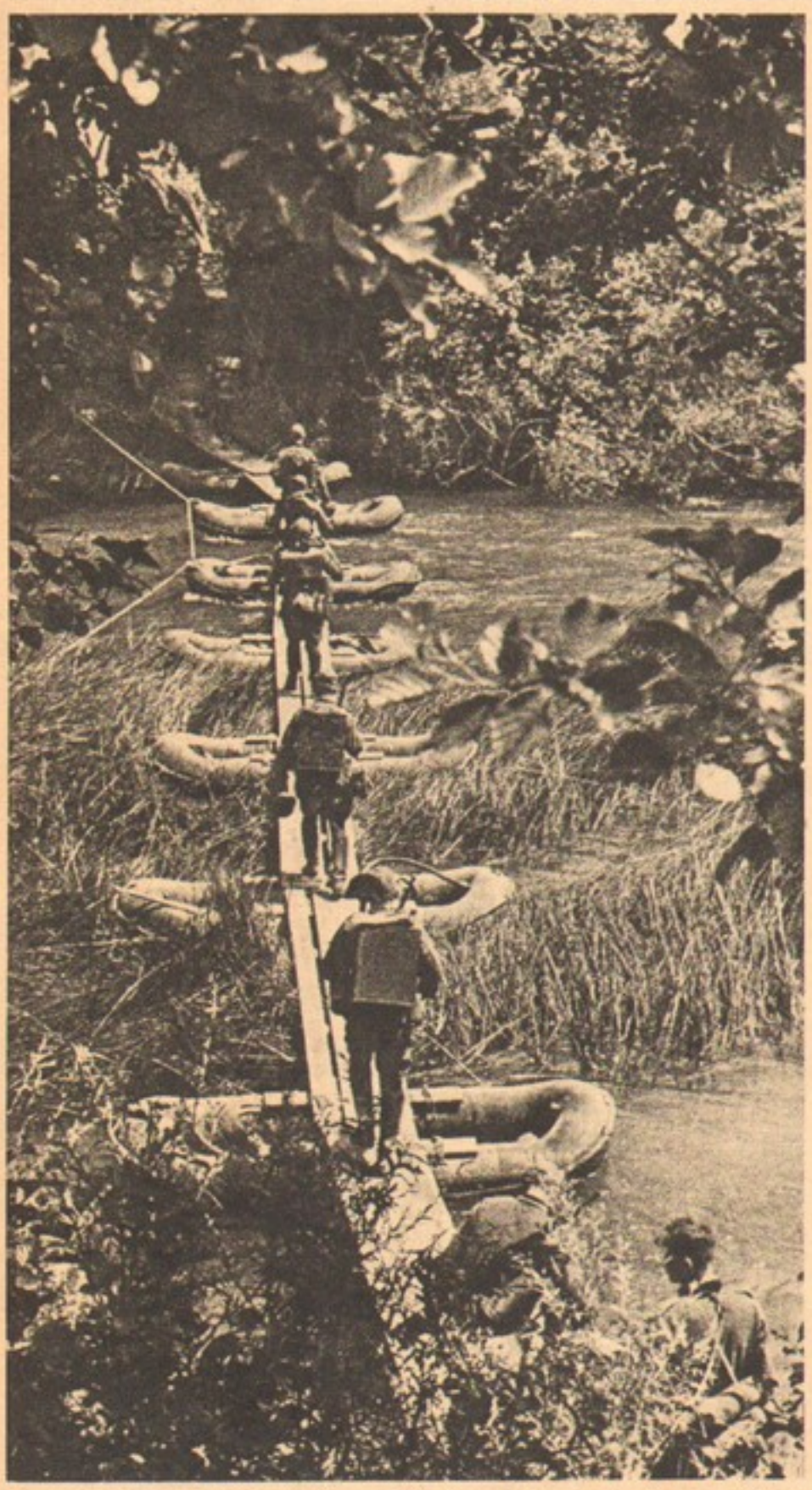
Radiographie du Thor
Dr P. Gibert 7bis rue de Nancy

« Ich hatt' einen Kameraden » ... Tout à côté d'un terrain d'atterrissage, un parachutiste allemand a trouvé la mort au moment où il touchait terre: une balle ennemie l'avait devancé. Il n'aura pas connu le triomphe de son arme nouvelle, à l'opposé de son camarade, qui se recueille devant lui — mais l'image de son sacrifice bouleverse des millions d'êtres Platzek †, de la PK

Quelque part sur la Mer du Nord. Un navire de guerre britannique a succombé sous le feu allemand. Et aussitôt les fusiliers marins allemands se portent au secours des Anglais à la dérive. En présence du danger, l'adversaire n'est plus qu'un homme et l'on peut tout espérer de lui. Des photos de cet ordre témoignent à jamais contre les diffamateurs de l'honneur militaire allemand Lange, de la PK

Narvik . . . La faible lumière du jour polaire est encore assombrie par la fumée des maisons et des véhicules en flammes. Des heures entières, les pièces des navires britanniques ont tenu la baie sous un feu nourri. Et cependant les Anglais n'osent pas pénétrer dans le golfe, ils n'osent pas provoquer au combat les destroyers allemands inférieurs en nombre. L'atmosphère morale d'une journée, glorieuse pour l'histoire de la marine de guerre allemande – voilà ce qui revit sur cette photo d'un homme de la PK Moettger, de la PK

Un document sensationnel: les premiers soldats de l'infanterie allemande pénètrent dans le village français de Ch., afin d'explorer le terrain. Des coups de feu de flanc se croisent par dessus le pavé, des mitrailleuses tirent et des grenades à main détonnent dans les rues latérales. Un coup de fusil vient d'éclater — un poilu qui avait visé les éclaireurs s'écroule. Les hommes se précipitent en avant, bientôt le village se trouvera entre les mains des Allemands Borchert, de la PK



Il y a quelques heures à peine que l'infanterie allemande a franchi l'Aisne sur des ponts de sacs flotteurs que les sapeurs ont construit malgré le feu de l'ennemi. Voici que les transports de munitions roulent à toute vitesse sur les passerelles mouvantes; une partie de l'hinterland du front est de plus en plus visible et observable Kohnen, de la PK

Blessé . . . prisonnier. La douleur et l'épuisement défigurent les traits de ce poilu que nos soldats soutiennent de leurs bras; il n'y a pas longtemps qu'ils le combattaient encore, et voici qu'ils lui assurent des soins médicaux. Ce n'est là qu'un petit épisode entre tant d'autres, mais dont la force d'expression est irrésistible, et que la caméra du PK a su reproduire d'une façon qui tient du prodige Boecker, de la PK

Dans Troyes détruit. Les fils pendent, enchevêtrés, sur le pavé. Le soleil de juin darde sur la ville; en longues rangées, les motocyclistes se frayent un passage à travers le chaos, talonnant l'adversaire qu'on ne laisse plus souffler. Mort et vie, immobilité et mouvement tranchent les uns sur les autres sans la moindre transition — contrastes bouleversants où se révèle le visage de la guerre Zschäckel, de la PK

Dans son prochain numéro, «Signal» publiera d'autres clichés, vraiment inoubliables, des reporters-photographes allemands de la Comp. de Prop.

Les combats d'une division blindée

Rapport militaire

Cherbourg est tombée

A l'aube du 5 juin 1940, la division blindée força sur deux points le passage de la Somme ainsi que des palus marécageux de celle-ci, s'assurant rapidement une tête de pont de 3 km de profondeur sur la rive méridionale, en réduisant au silence de nombreux nids de mitrailleuses ennemis, en dépit de vives réactions tant de l'artillerie de l'adversaire que de ses nids de mitrailleuses avec leur feu d'enfilade venant de l'Ouest et de l'Est. Jusqu'à 15 h. des éléments de la division suivent le mouvement au-delà de la Somme.

A l'aile gauche de la position ainsi occupée, la prise d'un nid en pente que les Français de couleur défendent avec acharnement, donne du fil à retordre. Des détachements de la division affectés au déblaiement complémentaire ne réussissent à l'achever que le soir. Entretemps, le gros a prononcé vers le Sud une attaque depuis la position de la tête de pont. Dans une merveilleuse coopération de toutes les armes, les lignes ennemies solidement fortifiées autour de Le Quesnoy sont enfoncées et, finalement, en dépit de la résistance des chars de combat et de l'artillerie ennemis, les hauteurs dominant Montagne-Fayel sont emportées d'assaut. Complétée par ses éléments demeurés en arrière, la division continue à avancer, occupant le soir encore la région de Camps en Amiénois où nos chars sortent vainqueurs d'une lutte qui les a de nouveau mis aux prises avec de nombreux chars ennemis. Les importantes forces adverses qui se trouvent sur les flancs de la division aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, sont taillées en pièces dans la soirée par un feu à distance et mises en fuite. La division s'installe en défensive pour la nuit au Sud de la Somme, nettoyant les localités et les boqueteaux conquis des troupes françaises dispersée.

Des milliers de prisonniers, dont de nombreux nègres, et quantité de batteries, dont une de 15 cm. ainsi qu'une foule de pièces antichars tombent au pouvoir de la division.

Ses propres pertes sont relativement minimes.

Malgré d'importants éléments mécanisés et motorisés ennemis qui ne cessent de procéder à des contre-attaques sur le front et sur les flancs et, en dépit de la résistance tenace de l'ennemi retranché dans les boqueteaux et les localités, la division progresse de haute lutte le jour suivant, jusqu'au but assigné pour la journée, dans la zone qui lui a été indiquée. On a fait de très nombreux prisonniers et, de plus, l'ennemi a éprouvé de lourdes pertes après avoir dû sacrifier quantité de chars et quelques avions.

•

La division continue à avancer en ordre profond.

La rapide irruption à travers les terres en culture de la division déployée latéralement aux localités prend l'ennemi complètement au dépourvu: partout on amène des prisonniers, et immense est le butin où figurent artillerie lourde et artillerie de campagne. Grand succès pour la compagnie qui est sur la grand'route aux alentours de la forêt, près de Baumont, où des colonnes venant du Nord et du Sud ont été faites prisonnières ainsi que des chars de combat. Il y a plus de 1000 prisonniers. Les pertes allemandes demeurent minimes.

D'innombrables formations anglaises et françaises se trouvent encore dans les intervalles entre nos divisions.

•

Commencement de l'attaque 10 h. 30. Au cours de la marche en avant, le commandant de la division prend lui-même le commandement de l'avant-garde. En dépit des entreprises d'avions de chasse ennemis dont l'un est descendu, l'avant-garde gagne rapidement le secteur de l'Andelle près de Sigy où l'on se heurte aux Anglais qui réussissent à faire sauter le pont. La rapide entrée en ligne de chars et d'une batterie légère d'obusiers de campagne permet de porter l'attaque au-delà de Sigy vers les hauteurs de La Chapelle. Quelques chars parviennent à franchir l'Andelle

Suite page 20

Ceux d'en face

En regard du récit «Les combats d'une division blindée», nous publions des lettres, des feuilles de journal et des déclarations de prisonniers et de civils qui sont entrés en contact avec cette division

Extrait d'une lettre (non envoyée) du lieutenant Marcel P. à son beau-frère, à Paris :

Nous avons perdu la conscience du temps. Je crois bien que nous sommes aujourd'hui le 8 juin — mais ce pourrait tout aussi bien être le 9, ou même le 10. Notre batterie de DCA est postée dans les environs de St-A. De savoir les Anglais à proximité, nous donne de l'assurance. On a quelque peine à se rappeler qu'on est en guerre. Je me trouve dans la tranchée, le dos appuyé contre le talus, et je t'écris. Comment allez-vous, les uns et les autres? En pensée, je vous vois assis autour de la table. Est-ce que par hasard le petit Pierre persiste à ne pas manger sa soupe? Dans ce cas, administre-lui de ma part — ne suis-je pas son parent? — une bonne tape sur les doigts. Tiens, voici qu'un scarabée se promène sur ma main. Il a une carapace verte, il est beau, il est loin de se douter que d'une simple pression du pouce je pourrais l'achever. Comme tu vois, le temps ne me manque pas, d'où un certain baroque dans mes pensées.

Le soleil a presque disparu, la lumière n'est pas fameuse, et pourtant je t'écris. La nuit sera calme, je suppose, et demain je te raconterai la suite. ——

Récit du soldat Etienne M., de la même batterie de DCA :

J'étais justement de garde et me trouvais sur la route. Minuit devait être déjà loin. Voilà que s'amenèrent des tanks —— je me dis que ce devait être des Anglais —— et comme la chose ne se passe guère sans officiers, je fis le salut militaire. Dix minutes après — peut-être bien un quart d'heure après — on nous tira dessus. J'eus encore le temps d'entendre un commandement de mon lieutenant, mais voilà-t-il pas que les Allemands étaient déjà devant nous... Il faisait très noir, et nous nous sommes tous rendus.

Extrait du journal d'un officier français fait prisonnier après la prise d'un point d'appui :

7 juin

Des tanks lourds anglais nous ont rejoints. L'un d'eux porte une inscription à la craie : un cadeau de Churchill. Jusqu'à présent, le moral des hommes est bon. Nous nous sommes retranchés dans un village et avons fortifié quelques maisons.

Nous saurons faire face à une attaque éventuelle. Mais tout est encore calme. Les Allemands ne sauront pas s'emparer de cette position camouflée de verdure estivale.

Suite page 20

Les faisceaux du licteur survolent l'Angleterre

Depuis le 26 septembre 1940, des escadrilles de l'aviation italienne participent aux attaques de représailles contre les Iles britanniques. Le corps d'aviation italien commandé par le général Rino Corso Fougier; c'est un officier né en Corse, et qui s'est distingué au cours de la campagne d'Espagne. Au manche à balai des «Cigognes» — nom donné aux bombardiers italiens — sont assis des pilotes qui ont déjà acquis de l'expérience en Abyssinie, en Espagne et en Albanie. La zone de combat s'étend aujourd'hui du Kénia, de la Palestine et de Gibraltar jusqu'en Ecosse, de la Mer Rouge et de la Méditerranée jusqu'à l'Atlantique. Hans Liska, de la PK.

Un champignon de poudre devant l'embouchure

Alerte dans une batterie de côte: tous les tubes des pièces se dirigent vers la mer, et aussitôt une grêle de feu descend sur l'adversaire, qui s'est trop approché, lors d'une opération de reconnaissance

Aux côtes de la Manche

Sensation au port de la Manche: le lieutenant de vaisseau, Prien, vient de débarquer

Cet officier, âgé de 32 ans, devint une célébrité du jour au lendemain: le 14 octobre 1939, il brisa les barrages de Scapa Flow; en plein port de guerre britannique, il coula le vaisseau de ligne «Royal Oak» et endommagea grièvement le vaisseau de ligne «Repulse». Chacune de ses actions contre l'ennemi marqua de nouveaux grands succès. Il battit le record en coulant 66 000 tonnes brutes, le plus brillant résultat d'une action qu'un commandant de sous-marin pût annoncer jusqu'ici dans la guerre maritime contre l'Angleterre. Le communiqué de l'armée allemande du 21 octobre 1940 a donné le chiffre total des bateaux coulés par le «héros de Scapa Flow»: 202 000 tonnes brutes de cale ennemie. Ce même jour, le Führer décora le lieutenant de vaisseau Prien, qui fut ainsi le premier officier de la marine de guerre honoré, de la «Feuille de chêne de la croix de chevalier»

Nous sauvons trois aviateurs allemands

PAR

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU PRIEN

Nous publions ci-après un récit dû à la plume du plus connu des commandants de sous-marins, Günther Prien. Ce dernier conte un des moindres exploits entre tous ceux qui ont marqué jusqu'ici ses traversées si glorieuses. L'histoire respire toute la fraîcheur et toute l'insouciance du jeune commandant de sous-marins

Il est deux heures du matin, je suis étendu sur ma couchette, en proie à un demi-sommeil agité. De la cabine d'en face on entend les signaux de l'appareil Morse. Tout contre mon oreille, seul nous sépare un mince rideau en frise. On est un peu à l'étroit dans le bateau.

Steinhagen signale: «Mon capitaine, radiogramme à tous les bateaux: amérissage forcé avion allemand milieu de la Mer du Nord.» Suit position exacte.

Je m'arrache à ma couchette, me coiffe de ma casquette et en avant vers la centrale! Un coup d'œil rapide sur la carte. Le lieu indiqué est sur notre route.

Je monte sur la tourelle. Ceux qui sont de garde sur le pont, frissonnent dans leurs manteaux. Il fait froid, c'est le froid pénétrant des premières heures du matin.

Je donne de brèves instructions à la garde du pont: «Attention à l'avion améri!» Alors je redescends à la centrale, indique la nouvelle route à suivre et ordonne de me réveiller à 7 heures, si rien d'ici-là ne survient.

A sept heures du matin, Roth allume la lampe du plafond et dit à haute voix: «Il est sept heures, mon capitaine.»

Je monte sur le pont, le brouillard matinal étale ses vapeurs légères sur l'eau. Pas de trace des aviateurs. Il n'y a d'ailleurs rien de nouveau à signaler.

Sotte histoire. Nous longeons déjà la position indiquée. Les pauvres types doivent être à la dérive quelque part sur la mer.

Perdu dans mes pensées, je retourne au mess. Le deuxième officier de quart, est déjà à table; il avale son déjeuner. Saluts. Nous sommes assis l'un en face de l'autre, tout contre une armoire et des couchettes. Il raconte je ne sais plus quoi. Je l'écoute à peine. Mes pensées sont encore toujours auprès des aviateurs en train de nager Dieu sait où. Il faut que nous les arrachions à leur sort, il le faut.

J'ai une inspiration: je bondis, en quelques pas j'atteins la centrale, et je crie: «Au pont: à bâbord, nouvelle route, 215 degrés!»

Je retourne au mess. Le deuxième officier de quart me dévisage, sans rien dire. Puis il se lève et se dirige vers la tourelle. Je continue à mastiquer mon pain.

Soudain, le pont signale: «Au commandant, une étoile à notre rencontre.» Je grimpe jusqu'au haut de la tourelle.

L'officier de quart fait un geste vers le brouillard: «Là-bas... une lumière blanche!» Nous nous arrêtons juste à cet endroit. Un objet rond est ballotté au gré des vagues: c'est une mine flottante. Nous la contournons, et voici qu'un corps gris émerge et se meut lentement dans notre direction. Un radeau pneumatique avec des hommes à bord. Ils sont trois. Ce sont eux, les aviateurs.

Quelques hommes de l'équipage se tiennent à bâbord, prêts à porter aide aux arrivants. Je n'ai jamais vu mes hommes aussi excités ni aussi joyeux qu'au cours de cette expédition.

Ah, mon gaillard, fait le second Meier — et sa voix sonne comme une trompette — non, mais tu te rends compte, ce qu'ils vont être contents!

Lieutenant de vaisseau Günther Prien

Un cri aigu répond du bateau. Deux hommes sautent sur leurs pieds, agitent les bras, ôtent leurs képis, les lancent en l'air, tout en continuant à pousser des cris.

Nous opérons une manœuvre latérale. Les aviateurs ne rament plus, de joie ils oublient presque de s'agripper à la corde qu'on leur lance. Nous sommes tout près d'eux, une douzaine de mains se tendent, aident les naufragés à monter sur le bateau. Le premier qu'on hisse à bord est un blessé.

«Où est votre appareil? leur demandé-je.

— Perdu! répond l'un des aviateurs, un adjudant.

— Y a-t-il un manquant?

— Oui, le commandant.

— Pourquoi?

— Il est mort.»

«Que les deux machines donnent à fond, en avant!» ai-je commandé. Nous devons filer à toute vitesse, car l'étoile tirée par les aviateurs pourrait révéler notre présence aux indésirables.

Derrière moi, mes hommes descendent le blessé par l'écoutille. C'est un tout jeune homme. Il est pâle et assez épuisé.

Puis les deux autres s'annoncent: l'adjudant Klare et l'adjudant-chef Lippert. Lippert claque les talons avec énergie et dit: «Un radeau pneumatique avec trois aviateurs à bord.» Tous deux baragouinent un saxon bon teint. Je les renvoie au bateau et, quelques minutes après, je les suis.

A l'étage au-dessous, c'est un branle-bas général. Le blessé repose sur une couchette. Cinq hommes s'affairent autour de lui, ils le déshabillent. Les deux autres sont assis sur la couchette, pressés de tous côtés par mes hommes. On les accable de questions, on leur offre du thé, du chocolat, des cigarettes.

Je n'en crois pas mes oreilles en entendant Walz, le cuistot, leur dire: «Dois-je vous préparer des œufs sur le plat, mon adjudant?»

En d'autres temps, à le voir monter la garde autour de ses œufs, on aurait juré qu'il les couvait; pour peu, il aurait arraché les yeux à quiconque se serait permis une allusion à son trésor. Je m'approche, le blessé se dresse sur son séant, il essaie de se tenir tant bien que mal au garde à vous. Je l'invite à n'en rien faire, puis examine ses plaies. Il a une éraflure à l'épaule et une balle lui a traversé le mollet. En somme, des blessures sans gravité.

Tout en examinant ses blessures, je lui demande de me conter ce qui s'est passé, histoire de distraire son attention.

«Juste au milieu de la mare aux grenouilles, commence-t-il, nous avons rencontré un Anglais, un Bristol-Blenheim. Il attaqua et ne nous lâcha plus avec ses mitrailleuses et son canon de bord.

Nous avons répliqué au feu. Tout à coup, le mécanicien de bord crie: «Amérissage forcé! Le réfrigérateur est atteint!»

L'Anglais virait déjà, et s'avançait en vrombissant dans notre direction. Notre commandant se glissa hors du poste de mitrailleuse, pour répondre au feu. Soudain, le pare-brise passa au rouge vif. «Je n'y vois plus!» s'écrie notre pilote, et du coup nous étions abîmés sur les eaux.

Nous étions sains et saufs, il y avait juste notre commandant qui était mort. Une balle lui avait traversé la tête.

Nous l'avons tiré vers l'intérieur, cependant que l'Anglais évoluait au-dessus de nous comme un autour. Il tirait aussitôt qu'il apercevait l'un de nous.

D'où les deux égratignures que j'ai reçues.

Ensuite, nous avons porté notre commandant mort sur le pont, tout en remettant en ordre notre radeau pneumatique. C'est alors qu'il s'est décidé à cesser le tir, ce chien!

Nous avions une boussole de poche sur nous, et nous nous sommes mis incontinent à ramer. Sans nous écarter de l'est. L'Anglais continua un instant ses évolutions au-dessus de notre bateau, puis disparut. Survint un autre appareil qui, à son tour, se mit à évoluer au-dessus de nos têtes. Ceux-là ne tiraient plus, mais il n'y en a pas un qui ait fait un geste pour nous sauver.

Nous avons ramé tout le jour et toute la nuit, et puis encore une seconde nuit, quarante heures de suite. Nous nous sommes toujours relayés. Une heure aux rames, une heure au gouvernail, une heure de «roupillage». Il n'y avait pas de quoi beaucoup pioncer. De temps à autre, nous déchargions notre pistolet lance-fusées . . . et c'est alors que nous avons aperçu le sous-marin. D'abord nous croyions que c'était un Anglais. Mais en entendant parler allemand, nous avons été saisis d'une sorte d'ivresse. Nous étions fous de joie.»

Il s'est tu épuisé; j'ai fini de le panser.

«Tout va bien, lui dis-je, et à présent vous allez prendre quelque chose, sur quoi un bon sommeil réparera le reste.»

Tous les trois se remplissent l'estomac et disparaissent dans leurs couchettes. Moi, de mon côté, je lance un radiogramme: «Aviateurs sauvés. Expédition continue.»

Je ne revois mes hôtes de bord que le lendemain matin. Les deux hommes valides sont là à ne rien faire, et fixent presque avec nostalgie la petite échappée de ciel qu'on aperçoit par l'écoutille de la tourelle. On dirait des oiseaux dans leurs cages. En fin de compte, je les fais mettre de quart, afin que de temps en temps ils puissent respirer l'air pur.

Il y a cinq minutes à peine, ils jouaient encore au football: artillerie de marine contre DCA Mais l'alerte retentit. Et les voilà prenant leurs jambes à leur cou vers les baraquements

Les voici équipés, ils sautent sur leur moto et filent comme l'éclair: en blouse. Direction: la côte

Les canonniers de la DCA ont entretemps bondi à leurs pièces

Les artilleurs marins «décamouflent» leurs pièces, qui ont aussi leur mot à dire

Dans les rochers, mitrailleuses et mousquetons sont aux aguets. Et voilà le grand moment, tous sautent de joie

Qui sait

Si l'on m'avait demandé, il y a huit jours, ce que je m'imaginais être le plus beau dans la vie d'un sous-marin, j'aurais répondu: «le retour». Aujourd'hui, je sais combien cette réponse aurait été naïve. Ces derniers huit jours m'ont appris quelque chose. Jamais un sous-marin n'est plus en danger que lors de son entrée au port ou pendant sa sortie. Je ne veux rien dire, par là, contre le sentiment merveilleux du retour. Rien de plus beau au monde que les sentiments d'une équipe victorieuse de sous-marins, en train d'amarrer son bateau au môle. Tous les camarades exempts de service sont assemblés sur le môle et le plus âgé d'entre eux crie «un triple hourra à nos vaillants camarades!» Les hourras retentissent sur les eaux, enveloppant d'un courant de sympathie fraternelle les hommes du sous-marin. Sérieusement, que pourrait-on comparer à un tel moment?

Un sous-marin ne revient pas avant d'avoir accompli sa tâche; or, celle-ci n'est accomplie qu'au moment où il a tiré sa dernière torpille. L'adversaire connaît, lui-aussi, ce système, et il stationne ses propres sous-marins devant l'entrée du port. Ici, il guette son butin. Et il en a bien le droit, si on ne l'en empêche pas. Dans le cas inverse, il compte sur l'insouciance du sous-marin quittant le port.

Il y a quelque temps, le communiqué de l'armée italienne relatait un combat en haute mer entre un sous-marin anglais et un sous-marin italien; ce récit prouve combien il est difficile de forcer un sous-marin à combattre ouvertement en haute mer. Psychologiquement, l'adversaire a par conséquent plus de chances d'atteindre le sous-marin que quand il rentre au port et a déjà utilisé toutes ses torpilles. Les hommes dans les ports de sous-marins doivent être préparés à ce que l'ennemi attaque les sous-marins au retour. Et c'est leur tâche quotidienne de repousser ces attaques, ou de les rendre impossibles.

★

On a peine à s'imaginer combien de mains, combien de journées de travail, combien de cerveaux sont nécessaires à terre, afin qu'un sous-marin puisse quitter le port et qu'il puisse y rentrer. Rentrer! Quel mot problématique! Le front allemand s'étend de Narvik jusqu'aux

. . . agitant leur casque: un sous-marin allemand revient de croisière à l'ennemi, émergeant à l'heure et à l'endroit prescrits

Qui je ramène ?

Récit d'une base de sous-marins allemande

Par Kiaulehn, de la PK

Pyrénées. Il est donc rare qu'un sous-marin «en retour» rentre dans un port allemand. «Le retour» s'effectue preque toujours à l'étranger.

C'est à l'étranger, en pleine province, que se trouve le commandant des sous-marins. Une rue latérale et tranquille à l'étranger. En silence, les arbres secouent leurs feuilles jaunes dans cette rue; en silence, les gouvernantes poussent les voitures d'enfant sur la mosaïque du pavé. Loin de toute banalité, les villas se cachent derrière les arbres, et l'une de ces villas est habitée par le C. d. S., le Commandant des sous-marins. Le style ancien de cette maison ne révèle en rien son excellente installation de T. S. F. Les passants qui se promènent dans cette rue, comment pourraient-ils supposer que c'est de cette maison qu'on dirige la guerre sous-marine contre l'Angleterre, que cette maison est le centre des informations qu'ont pu cueillir nos avions, nos éclaireurs à longue et à courte distance et nos bateaux d'avant-poste? Le passant se promène tranquillement. Il jouit de la paix de cette rue sans se douter qu'en ce même instant un ordre vient de passer par l'éther, par les arbres, et que des ondes radio-télégraphiques le portent sur l'océan.

Le sous-marin doit économiser ses messages-radio, car chaque message un peu long peut être un indice révélant à l'ennemi la position du sous-marin. Mais un jour, le commandant du bateau annonce: «Ordre exécuté. Prière d'indiquer un port de rentrée!» Et la villa répond: «Dirigez-vous sur la position P. X. Y. Latitude, longitude. Emergez à 14 heures 15.»

Et c'est alors que commence le travail auquel nous avons pris part, mon camarade le photographe, et moi, pendant ces derniers huit jours: piloter des sous-marins dans le port, les accompagner lors de leur sortie. Notre travail principal: la chasse aux sous-marins ennemis.

Tout se déroule par surprise dans ce monde particulier du port des sous-marins. Soudain, mystérieuses, les choses s'approchent. Dans un port de sous-marins, pense-t-on, il devrait y avoir des sous-marins, mais on n'en voit point! Toutes sortes de bateaux y sont amarrés, mais pas de sous-marins; on y vend du poisson à la criée, on y répare des navires; des trains et des automobiles se dépassent à une vitesse qui fait peur. Au milieu de tout cela on voit des ouvrières fardées, des emballeuses de poissons de la manufacture de sardines, des pêcheurs en pantalons de velours jaune et de vieilles femmes revêtues d'un noir cérémonieux, presque espagnol, vont d'un pas solennel. Tout ce qu'on peut voir dans un port du sud s'y donne rendez-vous, mais point de sous-marins!

Et puis, quand vos yeux sont plus habitués, alors, soudain, vous les apercevez tout de même; vous les reconnaissez sous leurs nattes de camouflage et dans leurs «cachots», et alors vous restez-là, bouche bée, jusqu'à ce qu'un homme en civil vous prenne doucement par le bras et vous dise: «Allez plus avant, monsieur, il ne faut pas s'arrêter ici.» Le mieux, c'est de sortir aussitôt ses papiers et de les faire voir à ce genre de monsieur silencieux. Ce sont les messieurs de la police secrète. «Vos papiers sont bons, vous pouvez rester.»

★

Une question au chef de la flotille: «Quand viendra un sous-marin?» Le chef est assis dans un bureau tout à fait moderne et s'il n'était pas en uniforme, on pourrait croire avoir affaire à un armateur excessivement occupé. Toute la journée il téléphone, et quand il ne téléphone pas, il fait des courses en auto. Il a plus de bateaux à soigner qu'un armateur moyen. Des fois, ils surgissent du néant comme par enchantement, c'est-à-dire qu'on ne les lui annonce que six heures auparavant: un, deux ou même plusieurs de ses bateaux sont en train de rentrer. La plupart du temps, c'est d'affaires brusques et brèves qu'il doit s'occuper. Il doit garantir la sécurité de l'entrée des bateaux. Il doit trouver un logis pour les équipes. Il doit les pourvoir d'un nouvel équipement d'armes, les ravitailler. Il doit conduire les navires au bassin de radoub, car après chaque voyage ceux-ci doivent être remis à neuf. Il doit guérir les malades à bord, il doit divertir les bien-portants. Il doit veiller à ce qu'ils trouvent des cinémas et des distractions, et en plus de tout cela, il doit veiller à ce que l'ennemi n'attaque pas le port, qu'il n'y ait pas d'espions et qu'à la fin le bateau quitte le port sain et sauf.

Chasseurs de sous-marins

Retour de croisière à l'ennemi, les sous-marins sont conduits au port par les camarades de la Marine et des Armées de terre et de l'Air

Grenades sous-marines pour les tommies

Sur le lance-grenade on pousse le tromblon dans la partie cintrée qui reçoit la grenade

A droite et à gauche du lance-grenade les projectiles sous-marins. Une secousse au cordon tire-feu et la décharge mortelle file en sifflant dans la mer

Un sous-marin rentre

Deux vedettes d'avant-poste se rendent à sa rencontre pour le prendre entre elles

Ce sous-marin se trouve maintenant entre les deux grandes sœurs qui l'escortent au port, deux chasseurs de sous-marins le couvrant du côté du large

Les alentours du port sont suspects: ils doivent contenir des mines: à l'arrière-plan un dragueur de mines dans l'attente. Le sous-marin se tient derrière la vedette d'avant-poste

On se dirige à angle aigu sur le dragueur. A chaque mètre du parcours, tout près du port d'attache, la catastrophe peut surgir

Derrière le dragueur il n'y a rien à craindre. Le sous-marin suit la petite écume provenant de la drague

Tout près de la côte une agréable surprise: le sous-marin qui regagne l'attache en rencontre un autre qui se rend précisément à l'ennemi

On a atteint l'entrée du port! Les vedettes d'avant-poste virent de bord. Le sous-marin entre dans le port seul, au cours de ses croisières et de ses luttes sur l'infini de l'Atlantique. Son commandant est sur la tourelle

Sait-on qui l'on reconduit chez soi?

Je lui demande quand s'effectuera le retour d'un sous-marin, il me regarde d'un œil distrait, et puis, comme s'il revenait de très loin, il me dit: «Allez demain matin à 9 heures à bord du «Lucy». Un geste de la main, je suis congédié. Dehors, dans le couloir, je rencontre son adjudant. «Qu'est-ce que c'est, Lucy? Où est Lucy?» — «Lucy est un chasseur de sous-marins, et se trouve à tel et tel endroit.»

Quand, à l'aide d'une échelle raide, nous grimpons, pardon, nous tombons à bord du «Lucy», cette échelle est enlevée derrière nous. Des cordes sont jetées dans l'air; des ordres retentissent; le «Lucy» démarre; déjà nous partons. «Mettre les scaphandres, tout le monde!» On nous en jette quelques-uns, nous les attachons, stupéfaits. Qu'est-ce que cela signifie? Nous sommes encore en plein port. Mais tous les hommes, même le commandant et les officiers portent déjà des scaphandres. Un petit bateau bien tranquille à ce qu'il en semble. Les canots de sauvetage sont à moitié descendus, les radeaux pneumatiques sont gonflés et prêts au service. Les matelots portent des chaussures légères en toile et celui qui porte encore des souliers en cuir, a enlevé les lacets. Ici on joue, sans doute, le tout pour le tout?

Le Commandant nous fait signe de monter sur le pont; c'est un officier de la réserve, marin dans le civil; en temps de paix, il est officier de la marine auprès du «Norddeutsche Lloyd». D'où, ses manières affables à l'égard des passagers. J'apprends qu'il était sur un croiseur de secours pendant la Grande Guerre. Je lui demande un renseignement technique sur son bateau: il me le donne très poliment, et même de façon assez détaillée, puis il me dit tout bas et presque en passant: «Vous ne ferez aucun rapport sur ces choses.» Le tout est dit sur un ton que je souhaiterais à un acteur qui doit jouer le rôle de Richard III. Non, je n'écrirai point sur ces choses. Je crois que cet homme pourrait devenir très désagréable!

Mais, tout de même quelques mots. Un sous-marin de chasse, c'est une combinaison de laboratoire électrique et de magasin à bombes. Les bombes sont des tonneaux en acier, remplis d'écrasite. Le chasseur peut les laisser glisser dans l'eau, il peut les «tirer» dans l'eau; en plus,

Puis le navire accoste l'appontement. Bon nombre d'hommes de l'équipage portent la barbe et tous ressentent encore dans les jambes les trépidations des machines

Les premiers mots sont échangés: il est question des Britanniques envoyés par le fond, de mines, de grenades sous-marines et de tempête

Et puis le premier homme débarque, portant à la main le «petit paquet» qui contient tout ce dont il a besoin à terre

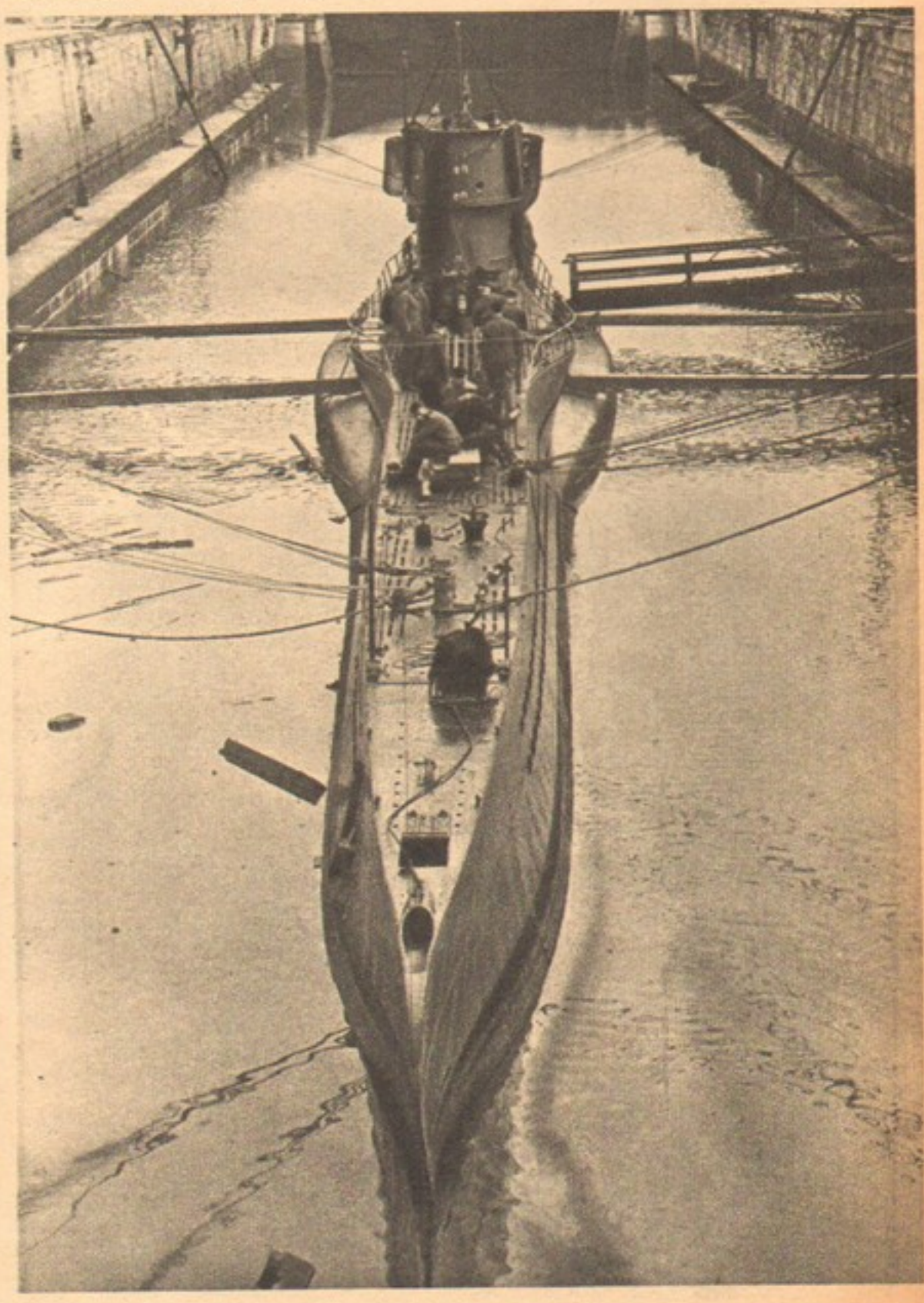
La première cigarette à terre est réellement délicieuse. On a maintenant la perspective de quelques jours de permission

il peut déterminer la profondeur à laquelle les bombes doivent exploser. Chacune de ces bombes pèse plusieurs quintaux et l'ancre de la bouée qui est jetée avec les bombes, afin de fixer l'endroit où on les a lancées, pèse 50 livres. (L'homme qui jette cette ancre était du reste champion olympique de la marine du Reich. Un excellent lanceur de marteaux, un type plutôt élancé qui est capable de soulever, d'une seule main, un homme sur une chaise, et de le poser sur une table à côté.) Les installations électriques du bateau sont un enchevêtrement de câbles, de lumières variées, de signes acoustiques, de tableaux de distribution, de leviers et d'appareils bourdonnants, bref, un entortillement qui s'étend de la quille du bateau jusqu'en haut, à la passerelle du commandement. Au total, ce bateau est un baril de poudre roulant qui nage sur l'eau, mais aussi une raie tremblante prête en dix secondes, à se changer en une chienne d'enfer. Vu de l'extérieur, un petit bateau gentil, rondelet et confortable, prêt à résister à n'importe quelle tempête; mais ne me demandez pas comment.

Nous sommes assis, à deux passagers, dans le radeau pneumatique comme sur un divan. Nous balançons les jambes, sans nous rendre compte des événements. Si nous passons sur des mines ou par-dessus des sous-marins ennemis, si nous déchaînons l'enfer ou si nous nous envolons au ciel, nous l'ignorons complètement. Nous avons laissé la terre derrière nous; bercés par l'océan, nous jouissons des nuages et des vents. Il n'y a que les visages tendus à nos côtés qui nous rappellent de quoi il s'agit.

Voici ce qui se passe: loin sur l'océan, à un endroit précis, un sous-marin allemand nous attend. Il y a longtemps que nous avons dépassé sa position, mais il restait sous l'eau suivant l'ordre donné, et il devra y rester encore pendant trois autres heures. Pendant ce temps-là, nous et les autres de la bande des chasseurs de sous-marins, nous sommes libres de fouiller l'océan sous un certain angle, afin de découvrir des submersibles anglais.

Quelques heures auparavant, des déblayeurs de mines nous ont précédés, toute une flotille qui fait la chasse aux mines flottantes. Nous les suivons et nous fouillons chaque mètre cube de l'océan à la recherche de sous-marins. Le sous-marin a très peu de chances contre nous. Certes, nous sommes préparés à recevoir ses torpilles mais il devrait les «tirer» d'une distance très, très grande et même alors il est très probable que nous l'attrapperions encore, car notre petit bateau rondelet est très maniable et peut développer une rapidité extrême, comme les ombres en acier qui guettent l'océan, nous fuient et s'enfoncent plus loin dans la mer. Néanmoins, les trois heures sont une dure épreuve pour les nerfs, «a blooming chop» comme disent les Anglais, et tout le monde respire plus librement quand le commandant donne l'ultime signal: «Sapin!» Ce «sapin» signifie dans la langue des marins un signal à pavillon.



Sur le chasseur de sous-marins, il y en a un qui veut aller à terre: le chien du bord! Lorsqu'il embarqua, la mer était haute et l'appontement de plain-pied. Il y a maintenant reflux, de sorte que l'appontement domine la situation. Et le cabot ne veut pas se hasarder seul

Lorsque le bateau demeure dans le dock où il est radoubé de la quille au casque, une partie de l'équipage est en vacances. Après la sortie du dock, le bateau est soumis à un essai

sans règlements ni mots spéciaux. Il avertit notre sous-marin: «La mer est libre, vous pouvez émerger!» Et aussitôt quelqu'un l'a aperçu. La jeune voix d'un garçon crie: «Sous-marin, bâbord en avant!»

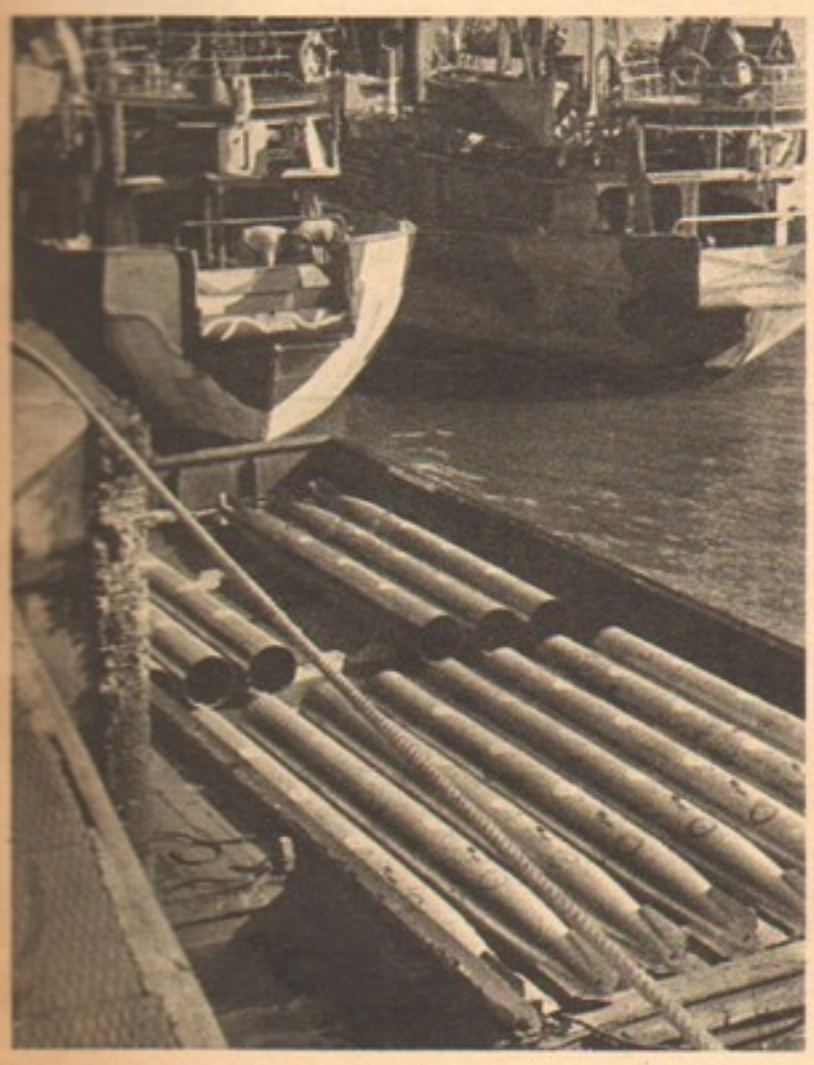
Un petit point gris se détache des ondes et lentement. très lentement il se transforme en un bruit de sous-marin. Lentement, la tour traverse les eaux, et puis, soudain. les bateaux des avant-postes apparaissent. La tour au milieu, flanquée de droite et de gauche par les bateaux; ainsi, ils viennent à notre rencontre. Les avant-postes nous cèdent le sous-marin et nous le passons au déblayeur de mines. Les dragueurs de mines ont étalé leur équipement: du déblayeur battant, cinq tourbillons surgissent de l'eau, dont le dernier est suivi par le sous-marin qui entre dans le port.

Nous nous abîmons les yeux à force de regarder; nous demandons à notre commandant: «Quel est ce sous-marin qui vient de rentrer, et qui peut bien le conduire? Est-ce Prien; est-ce Endrass; est-ce Schuhard; est-ce Ambrosius? — On hausse les épaules. On n'en sait rien. C'est encore une de ces affaires embrouillées! Vraiment, nul n'est renseigné sur l'autre. Ni le bateau des avant-potes, ni le déblayeur de mines, ni le chasseur de sous-marins ne sait au fond qui il reconduit. L'habitant de la villa silencieuse et lointaine, lui seul, en connaît l'identité.

Et il en sera toujours ainsi: encore une heure avant d'arriver «chez nous», et pendant cette heure, un appareil gigantesque et invisible à nos yeux entrera en action aux bords de la mer. Presque toutes les spécialités d'armes se mettront en état d'alerte quand un sous-marin entrera au port et quand il le quittera: la DCA dans ses nids rocheux, et l'infanterie dans les écueils; l'artillerie lourde ôtera son camouflage; les nids de mitrailleuses grouilleront de vie. Et nous entrons dans le port, tranquilles et de bonne humeur, n'enviant pas aux camarades restés à terre cet énervement par lequel nous venons de passer. A présent, ils nous protègent contre une attaque imprévue de l'air. Et puis, enfin, c'est le grand moment: de la musique au port, des hourras et des bouquets de roses; lourdement, comme quelqu'un qui a perdu l'habitude de ses jambes, le commandant grimpe de son bateau. disparaît dans une auto qui le conduit à un aérodrome. d'où il traverse les airs jusqu'à ce que, soudain. il réapparaisse dans le portail de la villa silencieuse. Il fait son rapport, et l'on forge de nouveaux projets. Les hommes du sous-marin ont débarqué; ils se rasent et dorment dans de larges lits. Et le lendemain nous roulons à nouveau sur l'océan. L'infanterie attend dans les écueils. l'artillerie est prête sous ses camouflages, et nous sommes tous inquiets pour quelqu'un que nous ne connaissons pas. mais que nous aimons, et nous nous demandons, aujourd'hui, demain et après-demain: Qui sera celui que nous reconduisons?

Il est très beau de ne pas connaître le frère pour qui l'on craint.

FIN



Le nouveau chargement d'«anguilles» (torpilles) pour la prochaine croisière est déjà prêt. Entre les vedettes d'avant-poste et les mouilleurs de mines, celles-ci sont alignées sur une prame

Le jour du départ on charge les torpilles. Des filets de camouflage masquent le travail et le navire. Sus à l'ennemi!

«La danse des cerfs», *ainsi s'appelle le tournoiement extatique que les Indiens de Guatémala célèbrent jusqu'au vertige devant le portail de l'église de Momostenango. Les manteaux brodés sont d'une très grande valeur, mais le caractère le plus solennel de la fête trouve son expression dans le fait que les danseurs portent même — des souliers*

Des masques de danse mexicains *dominent l'aspect de la rue. Ils remontent au temps où le Guatémala et le Mexique faisaient partie de l'Espagne. «La danse des Mexicains contre les animaux sacrés», une représentation symbolique des anciennes luttes religieuses, est accompagnée du rôle de calebasses remplies de pierres. Tandis que les «danses de Cortez» (photo ci-dessous) s'exécutent en uniformes brillants, avec des combats simulés au sabre reluisant, devant la foule enthousiaste*

Quinze jours de danse

à

Momostenango

Chaque automne, des milliers d'Indiens affluent des montagnes de Guatémala et se rendent à Momostenango pour célébrer avec toute sa smalah la «Fête des Animaux». De toutes les places, c'est celle située devant l'église qui a été destinée à être le théâtre d'une fête qui représente la continuation d'un culte d'ancêtres et d'animaux chez les anciens Indiens, culte pour les missionnaires

Revêtues de costumes bariolés et ornées de monnaies d'argent, *les Indiennes sont venues à la fête — il n'y a que l'homme mystérieux, avec la caméra, qui puisse détourner pour un instant leur attention tout entière fixée sur les événements de la fête. Les coiffures variées des femmes indiquent leurs différents villages d'origine.*

Un petit homme est parfois grand! *Il porte, lui aussi, son habit d'animal qui fait «peur» aux spectateurs*

chrétiens du temps des conquistadores n'ont pu que transformer en une coutume innocente. L'Indien qui, aujourd'hui, va à l'église et prie la Vierge porte encore assez souvent une amulette cachée dans sa poche, et le son de l'orgue transporte ses pensées chez les anciens dieux et esprits dont leur a parlé, le magicien à qui les Indiens n'ont pas cessé de reconnaître ces pouvoirs spéciaux. Cette «Fête des Animaux» dure quinze jours, pendant quinze jours les danseurs vêtus de peaux de bêtes, dans leurs costumes bizarres et souvent précieux, se livrent sans cesse à leur jeu, excités par les cris continuels des spectateurs. Ce que l'enthousiasme ne parvient pas à faire est l'effet du cognac que les danseurs lampent derrière leur masque, geste qui se répète d'autant plus souvent que la fête dure plus longtemps. Le point culminant de la fête est atteint quand le plus audacieux des danseurs exécute les tours d'adresse les plus hardis sur une corde qui est tendue entre l'église et un mât très haut — ou quand, dans un cercueil, le dernier roi indien est symboliquement porté en terre: une parabole de l'ancienne gloire et grandeur du monde indien!

C'est au «meilleur Dieu», au «Dieu tout puissant» *que l'église est consacrée — mais déjà les missionnaires chrétiens du temps de Cortez savaient que les vieux dieux païens ne meurent pas si vite et ils leur ont permis de déchaîner cette «fougue» annuelle dans une fête populaire. A la hauteur de la croix, un danseur à peaux de bêtes montre sur la corde son acrobatie audacieuse. Il est défendu de passer sous cette corde pendant la représentation — sinon le danseur tomberait de toute sa hauteur*

Un enterrement solennel est consacré à la mémoire du dernier roi vaincu des Indiens du temps des conquérants. *Un Indien costumé est mis dans un cercueil et, accompagnée de lamentations et de chants mortuaires, la procession passe par les villages des alentours*

Suite de la page 8

Les combats d'une division blindée

à gué au Sud de Sigy et à s'établir solidement sur sa rive occidentale. De nombreux soldats anglais se rendent. L'on apprend en même temps que l'on a pu empêcher la destruction à l'explosif du pont de Normanville préparée par l'ennemi. Dans ces conditions il n'y a plus qu'à rompre le combat près de Sigy et à amener le gros de la division le plus rapidement possible par Normanville vers les hauteurs autour de La Chapelle et de La Hallotière. C'est de là que la division déployée pointe sur Rouen. Le régiment de chars est en tête. Il progresse par Rebets, Ry sur la grand'route près de Martainville, la toute première compagnie jusqu'au carrefour de La Vacherie, à 7 km à l'Ouest de Rouen. A Ry, et surtout à Martainville, on amène de nombreux prisonniers. Il y a parfois des engagements avec des unités ennemies croisant la division. Par suite des difficultés du terrain la colonne de droite ne peut avancer que lentement, de même le régiment de fusiliers-voltigeurs qui, par suite d'échanges de coups de feu sur ses derrières avec des isolés et des unités encore en main, ne peut pas suivre à même allure.

Le soleil disparait déjà à l'horizon lorsque le commandant de la division ordonne le rassemblement pour rouler par Boos vers les ponts conduisant à Elbeuf, tandis qu'une formation moins importante est dirigée vers ceux de Tourville. Bientôt il fait nuit noire, cependant que l'avance vers la Seine se poursuit sans relâche. Près de Boos le régiment de chars essuie de flanc un feu d'artillerie antichar ennemi ou d'auto-mitrailleuses à 100 m de distance: en quelques minutes on a raison de cet adversaire. L'offensive se poursuit à bonne allure. Elle conduit vers minuit en zone occupée par l'ennemi. Mais les postes que l'on passe, les habitants que l'on rencontre nous prennent tous pour des Anglais et saluent: il n'est pas jusqu'à la sentinelle d'une batterie antiaérienne, qui se trouve tout près de la route de Saint-Aubin, qui ne rende les honneurs! Il y a longtemps que minuit a sonné lorsque le régiment de chars atteint la vallée de la Seine près de Motteville. Les éclaireurs motocyclistes sont mis à l'avant: on les a renforcés d'auto-mitrailleuses pour s'emparer des ponts de la Seine près d'Elbeuf. Mais l'ennemi fait sauter ceux-ci un peu avant que les détachements d'assaut, n'arrivent. De même à Tourville on ne peut prendre le pont, l'adversaire l'ayant, un peu auparavant détruit, à l'explosif. Le nombre de prisonniers et le butin furent ce jour-là particulièrement considérables.

*

Nos voisins de droite entrent à Rouen où l'on fait aussi sauter les ponts de la Seine avant que nous n'arrivions. Le soir, la division s'assure par des détachements avancés les hauteurs de Mt. St Aignan, près de Vaupallière et de Chanteleu, pour la marche en avant probable du lendemain en direction nord-ouest.

Nos pertes, au cours de cette opération, ont de nouveau été relativement minimes.

*

A toute vitesse, la division franchit au Nord la ligne Rouen, Yvetot, Ourville et pousse jusqu'à la mer à Veulettes, empêchant dans le secteur Hericourt, Grainville, Vittefleur, Veulettes d'importantes forces ennemies venant de l'Est de poursuivre vers l'Ouest, et nettoyant la région côtière jusqu'au port de Fécamp où elle emporte d'assaut les solides retranchements disposés au Nord sur les hauteurs et, dans la soirée, enveloppe la ville au Sud-Est et au Sud à l'aide d'une avant-garde, de sorte que les communications avec Le Havre sont interceptées. Elle enfonce alors une division française en marche sur Fécamp.

Pour cette entreprise, le régiment de chars se met en route dès 4 h 30 du matin: un groupe de reconnaissance est dirigé sur Yvetot. L'ennemi qui s'approche de l'Est est accueilli par un feu à longue portée. En même temps l'attaque se poursuit avec le gros de la division à travers Yvetot en direction d'Ourville. Cette localité atteinte, on continue sans relâche sur Veulettes par Gerponville. Près d'Auberville, les deux unités sans se former enfoncent la 31ème division française en marche sur Fécamp où elle devait être embarquée. Simultanément les chars, du feu de leurs mitrailleuses, et l'artillerie, de celui de ses pièces, balayent la voie d'accès de cette division au loin vers l'Est et vers l'Ouest.

On amène d'innombrables prisonniers au cours de ces opérations, aussi des Anglais. A toute vitesse on pointe vers la mer que l'on atteint à Veulettes et au Nord de Sassetot. Conformément à l'ordre donné au départ de grand matin les régiments de fusiliers-voltigeurs occupent leurs secteurs. Des groupes de l'artillerie mettent en batterie sur la côte à l'Est de Veulettes et ouvrent le feu avec succès sur des buts maritimes. Le commandant de la division amène au groupe de reconnaissance — qui est aux prises vers le soir près de Fécamp avec un adversaire acharné — des éléments du régiment de chars ainsi que du bataillon motocycliste. Comme lors de son arrivée près de Fécamp, la lutte s'est décidée en notre faveur et que les batteries de la côte dominant le Nord de la ville ont été prises et que des buts maritimes (un croiseur) ont déjà essuyé efficacement notre feu, le général se résout avec les forces disponibles à porter dans la soirée l'attaque à l'Est et à l'Ouest de Fécamp qui se défend avec ténacité. Le divisionnaire veut envelopper la ville et, surtout, la couper du Havre. L'attaque atteint après minuit le but proposé. Les troupes se retranchent sous la protection de «hérissons» su. les hauteurs à l'Ouest et au Sud-Ouest de Fécamp, cependant le commandant de la division ordonne à la compagnie blindée la retraite vers le poste de commandement. Au cours de cette marche rétrograde, un violent combat s'engage encore avec de l'artillerie de campagne adverse prenant sous son feu la grand'route du Havre que l'on doit emprunter, comme lors de la marche d'approche, pendant environ 8 km. en direction du Sud. Il faut de même faire le coup de feu contre des troupes anglaises qui se sont mises à couvert dans les villages le long de la route. A trois heures du matin on peut rentrer au poste de commandement de la division. Nos pertes de ce jour sont relativement peu importantes. Il n'y a plus d'ennemis sur les derrières de la division, qui adopte un dispositif défensif dans le secteur occupé, de sorte que toute tentative de rupture de l'adversaire, cependant en force, à l'Est paraît devoir être absolument dénuée de succès.

*

Vers midi, la division passe à l'attaque le long de la côte contre St-Valery. L'ennemi résiste avec toute l'énergie du désespoir — surtout avec des pièces légères et lourdes ainsi que de l'artillerie antichar, ultérieurement aussi, avec des mitrailleuses — contre cette entreprise, qui rend bientôt impossible son embarquement en cours devant la localité. La lutte est surtout vive autour de la position fortifiée de Le Tot et plus tard sur la route reliant St Sylvain à St-Valery. Le régiment de chars, suivi de formations d'un régiment de fusiliers-voltigeurs, roule vers St-Valery le long de la côte ainsi que sur la route venant de St-Sylvain. Dans la soirée il domine St-Valery.

Suite page 21

Suite de la page 8

Ceux d'en face

Cependant que j'écris ceci, des manœuvres se déroulent autour de moi. Des groupes se sont formés. Les uns jouent aux cartes, les autres content fleurette aux jeunes filles, d'autres encore chantonnent. Surplombant le tout, un ciel bleu pâle. Nos avant-postes sont tellement près de l'ennemi qu'une surprise est exclue.

9 juin

Deux jours à peine se sont écoulés depuis lors. Mais quels jours, mes enfants! Nous avions cru pouvoir arrêter l'avance de l'adversaire, seulement il nous a tournés — il nous a laissés en chemin, comme si nous n'étions pas des soldats, mais de l'herbe dont le vent se joue.

A l'aube du 8 juin, un homme de liaison fit son apparition. Des troupes blindées allemandes opéraient sur nos arrières. Elles avaient dû prendre à travers champs et coupé nos lignes de liaison.

Si nous voulions rejoindre nos propres troupes, il ne nous restait rien d'autre à faire que de changer de front et de pousser en direction nord-ouest.

C'est ce que nous fîmes.

Un combat eut lieu

Dans une clairière que, même parvenu à l'âge le plus avancé, je n'oublierai jamais. Trois des tanks lourds anglais, qui protégaient notre avance, se heurtèrent à un char de combat allemand. L'Allemand faisait feu, bien qu'il fût déjà lui-même à moitié incendié. Nous nous attendions à chaque instant à ce que son carburant explosât ou à ce que ses munitions sautassent. Au lieu de cela, il mit hors de combat deux de nos Anglais, et — fit demi-tour. Sur ces entrefaites, l'infanterie ennemie se montra, et quant à nous, nous ne savions absolument pas où nous en étions.

Nous avons erré trente-six heures durant, avant de nous arrêter sur la descente d'une vallée. Pour combien de temps? Je ne sais. L'initiative, je le crains, nous a échappé. Que nous reste-t-il à faire? Nous défendre tant bien que mal. Je ne me suis pas engagé dans cette guerre à l'aveuglette. J'ai réfléchi à ce qui pouvait arriver ou à ce qui devait arriver. Mais j'étais loin de prévoir ce qui s'est passé. Nous autres Français, nous sommes un peuple vieux et fatigué. Nous n'avons juré que par un dieu de la guerre vieilli, et qui n'existe d'ailleurs plus. Et maintenant, nous expions.

Lettre d'un colonel français (tué à l'ennemi) adressée à sa femme:

Je ne te cacherai pas que notre situation est difficile. Les Anglais qui traversent la Manche, sont plus portés à marcher en arrière qu'en avant. Nous voici déjà exposés au feu de l'artillerie ennemie, qui a fait un bond en avant des plus surprenants; nous devons tenter notre meilleur effort pour pouvoir en sortir. Dans le port que nous avons à défendre, les navires de transport anglais sont sous vapeur. Un croiseur auxiliaire de nos amis a été incendié.

Ai-je dit "nos amis"? Je ne sais pas si l'on peut encore appeler «amis» ceux qui vous quittent à l'heure du danger.

Tu te rappelles encore, ma chérie, la fierté qui nous animait lorsque le couple royal anglais fit une visite à notre bonne ville de Paris? Ce furent de grandes solennités, des jours de lumière et de joie intérieure.

Aujourd'hui, le tableau a changé d'aspect. Sur la Manche, qui nous sépare de nos alliés, une bise froide souffle, et sur le môle, où nous voici, nous frissonnons.

Je ne t'écris pas tout cela pour t'attrister, mais seulement pour que tu saches l'état de mon cœur. Pour que tu ne me fasses jamais le reproche de t'avoir caché quoi que ce fût de ce qui me touche.

Récit d'un prisonnier anglais:

A St-Valery, nous sommes entrés en contact avec les Français. Nous croyions qu'il s'agissait de combattre, mais les Allemands étaient déjà là. De tous les côtés. Ils nous ont pris comme dans une souricière. Aucun moyen d'échapper. Il y avait partout de grands et de petits canons, mais personne pour les servir. Nous étions affamés car nous n'avions rien pris depuis les premières heures du matin. Beaucoup d'entre nous dormaient.

Certains disaient que nous pourrions regagner l'île si nous nous dépêchions, mais il devait être déjà trop tard. Du côté de la mer, on tirait. Il valait donc mieux rester sur le plancher des vaches.

Suite page 21

«D'autres s'entretiennent avec les demoiselles. Un chant s'élève quelque part en sourdine

Suite de la page 20

Les combats d'une division blindée

tandis que l'artillerie coule tous les navires et cotres se trouvant dans le port de cette localité. Le surplus de la division oblique à mesure des progrès des chars et et retranche dans la soirée le long d'une ligne passant au Sud d'Hautot, Sasseville, Cany Barville, St-Sylvain, ayant devant soi un adversaire qui se défend vaillamment. La nuit, des renforts sont encore engagés. Mais devant St-Valery plus d'un millier d'hommes a déjà mis bas les armes.

Il n'est pas tenu compte de la sommation écrite du commandant de la division aux troupes occupant St-Valery et ses alentours d'avoir à capituler jusqu'à 21 heures et de se mettre en marche avec des fanions blancs sur les hauteurs à l'Ouest de St-Valery, à défaut de quoi il serait, passé ce délai, procédé à un bombardement impitoyable des positions. Ce sont les officiers qui ne veulent à aucun prix se rendre. Les uns et les autres élèvent des barricades sur les môles et mettent un grand nombre de canons et de mitrailleuses en batterie contre nous. Dans ces conditions, il y a, à 21 h., déclenchement du bombardement à feux conjoints de toute l'artillerie lourde et légère de la division, avec renouvellement, peu après, sur la partie nord de St-Valery et les installations du port. L'extraordinaire efficacité de l'action est immédiatement manifeste, mais les Anglais ne cèdent pas et espèrent qu'on viendra les embarquer dans la nuit. Ce jour-là, encore, les pertes de la division furent insignifiantes. Un chef de groupe du régiment de chars qui a été atteint, succombe peu après à sa grave blessure.

Dans la nuit, le port de St-Valery et la côte s'étendant à l'Est avaient été par intermittences l'objet d'un intense feu de destruction.

Loin à l'horizon, vers l'Est on avait pu, le soir, observer l'attaque de la division voisine qui en venait. A la division, on s'attend à l'aube à une vigoureuse tentative de rupture de la part de l'ennemi dans la direction Ourville-Le Havre. Aussi le commandant de la division parcourt-il de grand matin les secteurs menacés. Mais on ne tarde pas à constater que le glacis de notre front a été évacué. Aussi avons-nous pris position plus en avant vers l'Est sur un terrain se prêtant infiniment mieux à la défensive. A l'aile Nord de la division, sur la côte, les Anglais s'efforcent au pied de la falaise à environ 6 à 8 km. à l'Est de St-Valery d'embarquer leurs troupes sous la protection de navires de guerre. Les coups de canon échangés entre l'un de ceux-ci et l'une de nos batteries a réduit deux pièces au silence. Le feu n'en est pas moins de nouveau immédiatement dirigé contre l'ennemi. Toute l'artillerie à longue portée de la division y prend part. Tandis que cet épisode se termine par l'incendie d'un croiseur auxiliaire anglais atteint à plusieurs reprises, le régiment de chars pénètre par l'Ouest dans St-Valery. On amène des prisonniers, et bientôt toute la partie de St-Valery à l'Ouest des installations du port est en notre possession. A l'Est de la ville, qui a beaucoup souffert de notre feu intense de la veille et de la nuit, des unités anglaises et françaises se tiennent, l'arme au pied, à proximité de leurs nombreuses pièces. Elles n'osent entamer la lutte avec nos chars. Après des invites prolongées, l'on finit par déterminer quelques Anglais et quelques Français à venir à nous sans armes sur une étroite passerelle: d'autres les suivent. L'avant-garde des fusiliers-voltigeurs se rend alors à l'Est de St-Valery. Les unités ennemies, en partie anglaises, en partie françaises, se rendent à l'envi. Bientôt le premier général français est annoncé: le commandant de notre division est allé le débusquer à son poste de commandement. C'est le général qui est à la tête du IIe corps d'armée français. Il déclare que ses troupes capitulent par manque de munitions. Au cours des heures qui suivent, il a quatre imitateurs, à savoir: le commandant de la 51e division anglaise, ceux des 2e et 5e divisions légères ainsi que celui de la 30e division de montagne. Le commandant de notre division a exigé d'eux la capitulation immédiate de toutes leurs unités et leur mise en marche en tenant des fanions blancs dans la direction Sud-Est et Est de St-Valery. Entretemps, le régiment de chars a pris possession des hauteurs (68 et 83) à l'Est de St-Valery et là a établi le contact avec la division voisine qui, venant de l'Est, a atteint la hauteur 83. Le nombre des prisonniers faits partout est immense. Rien qu'à la division on en compte plus de 12 000, des milliers et des milliers sont rassemblés en rase campagne et ne peuvent être englobés par les faibles forces dont nous disposons. Il s'agit surtout pour la division de nettoyer la côte des deux côtés de St-Valery des Anglais qui s'y tiennent et de leur enlever la possibilité, peut-être dès la nuit prochaine, de quitter la France sur de petits bateaux. De sorte que notre division à elle seule «encaisse» 8 000 Anglais et qu'un abondant matériel de guerre tombe, le plus souvent intact, entre nos mains à St-Valery et dans le secteur au Sud de cette localité.

*

A vive allure, la division mécanisée et motorisée longe la côte de Fécamp au Havre où le nord de la ville, avec ses nombreuses batteries côtières et son artillerie antiaérienne, tombe en son pouvoir, sans combat.

Dans le Sud de la cité et dans la région du port, des troupes allemandes ont déjà pénétré lorsque les nôtres arrivent.

La division franchit ensuite la Seine à Poses, qui est à 20 km au Sud-Est de Rouen, et atteint la région de Conches-Louviers pour procéder ensuite à la poursuite de l'ennemi au Sud de la Seine en direction de Cherbourg par Sees, Briouze, Tinchebray, Gavray, Coutances, La-Haye-du-Puits en direction de Les Fosses (6 km. au N-O de La-Haye-du-Puits).

Les éléments avancés de la division se mettent en marche à 7 h. du matin et atteignent vers midi la grand'route au Nord de Sees. Dans l'après-midi vers 15 h. choc avec des forces françaises dans la région d'Ecouché et au Sud. L'ennemi est enfoncé et la poursuite continue bon train. On traverse les localités de Briouze, Flers, Tinchebray et Villedieu — qui sont bondées de troupes ennemies — sans s'arrêter, l'ennemi déposant les armes sans difficulté à notre passage. Aux dernières lueurs du jour, la division passe par Lessay dont le champ d'aviation est en flammes. A La Haye-du-Puits de nombreux ouvriers sont précisément en train d'établir des barrages sous la direction d'officiers, ils sont culbutés. A 6 km au Nord-ouest de La-Haye-du-Puits, combat acharné vers minuit avec intervention de plusieurs pièces du côté de l'adversaire. La route est efficacement obstruée, la pointe du groupe de reconnaissance éprouve des pertes sensibles.

En raison de l'obscurité, de la force de l'ennemi et de l'importance du barrage, le commandant de la division, qui se trouve sur les lieux, ordonne de rompre le combat et prescrit une attaque méthodique de la section de reconnaissance pour le lendemain à

Suite page 28

Non, elle n'est pas pliable. Elle obéit à sa propre loi, à un «principe rigide». En renonçant délibérément au moindre détail étranger à la photographie même, elle a su atteindre une précision exemplaire.

Rolleiflex et Rolleicord sont impérissables. Elles conservent leur précision du premier jour malgré l'emploi le plus réitéré. Elles sont constamment prêtes à être utilisées. La précision proverbiale de la Rollei est, ne l'oublions pas, la condition fondamentale des photos détaillées avec un objectif d'une grande puissance lumineuse.

Un chiffre prouve-t-il quelque chose?

A la Rollei se sont ralliés

400,000

amateurs, que des premiers prix ont récompensés à d'innombrables reprises.

FRANKE & HEIDECKE / BRAUNSCHWEIG

A la manière des soldats...

Noël à l'armée

Photos: Gronefeld, Becker, de la PK

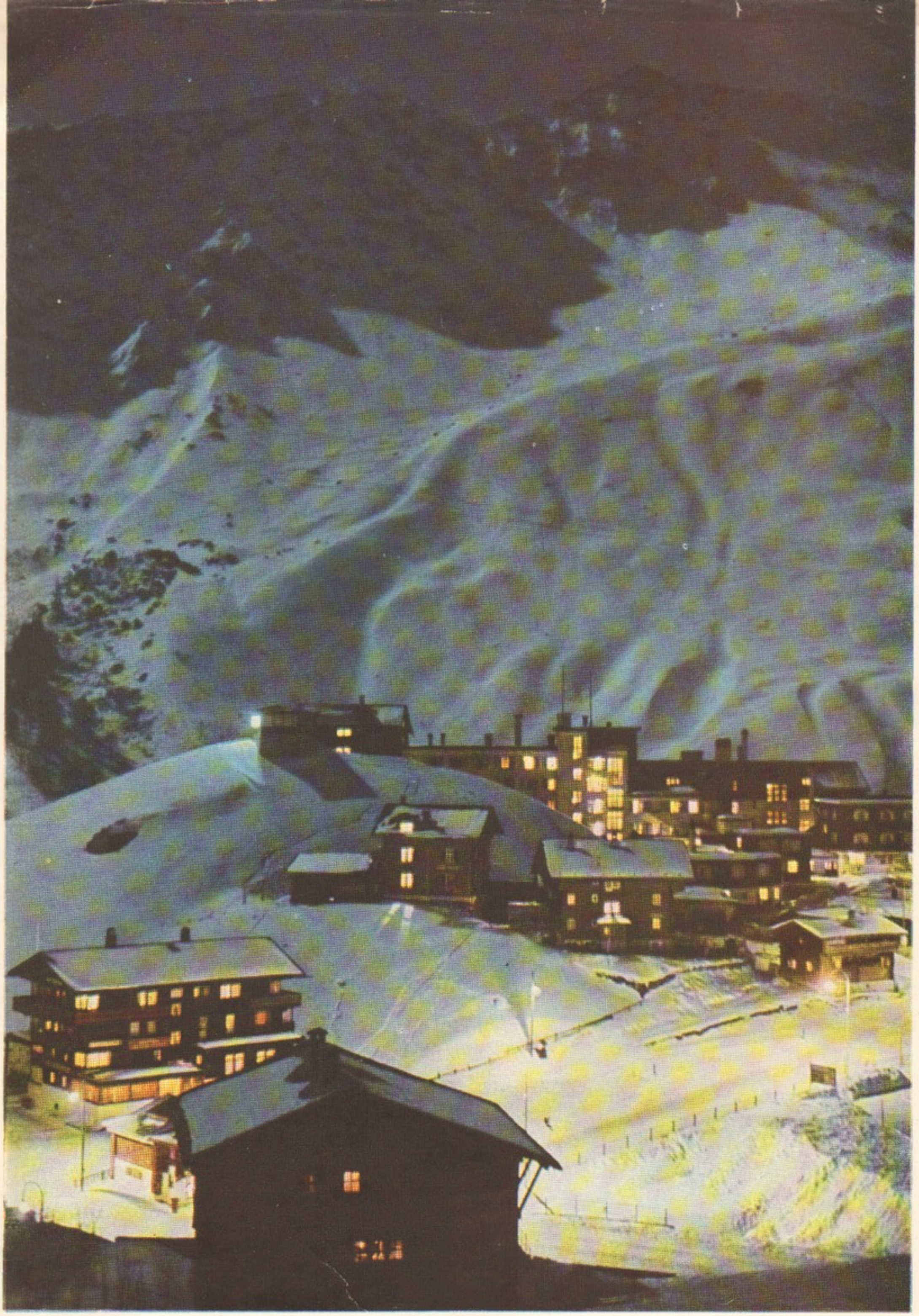
Noël — tout comme chez soi. *Partout où il y a des soldats allemands, on célèbre la fête de Noël. L'année dernière, l'arbre de Noël s'allumait encore dans un village sur la Ligne Siegfried. Aujourd'hui, la compagnie s'assemble quelque part en France, autour des tables décorées. Le chef de la compagnie fait des cadeaux à ses hommes, et les hommes font des cadeaux à leur chef. Auprès de la marine, dans les aires d'aviateurs, à l'armée, de la mer polaire jusqu'au golf de Biscaye: partout le soldat allemand célèbre sa fête, qui est souvent variée suivant l'usage et la tradition*

Le Père Noël — sur le cheval du capitaine. *Le Père Fouettard l'accompagne, revêtu d'une toile de tente et d'un masque-éclaireur à gaz. La compagnie n'a pas encore bien compris de quoi il s'agit, quand le Père Noël donne un ordre:*

«Tout le monde aux montagnes russes célestes!» *Ici, le Père Fouettard lit la liste des péchés de la compagnie. A chaque nom, un cadeau glisse du ciel pour le soldat nommé. De la pâtisserie, des pommes, des noix, un livre pour chacun, et encore, en supplément . . .*

Surprise dans l'aire. *A l'occasion de la Noël, les hommes du personnel au sol ont décoré les avions des camarades volants. Un petit arbre de Noël est allumé dans la cabine du pilote. A présent, les avions de l'escadrille peuplent l'aérodrome obscur. De leurs fenêtres, la lumière des chandelles luit dans la nuit*

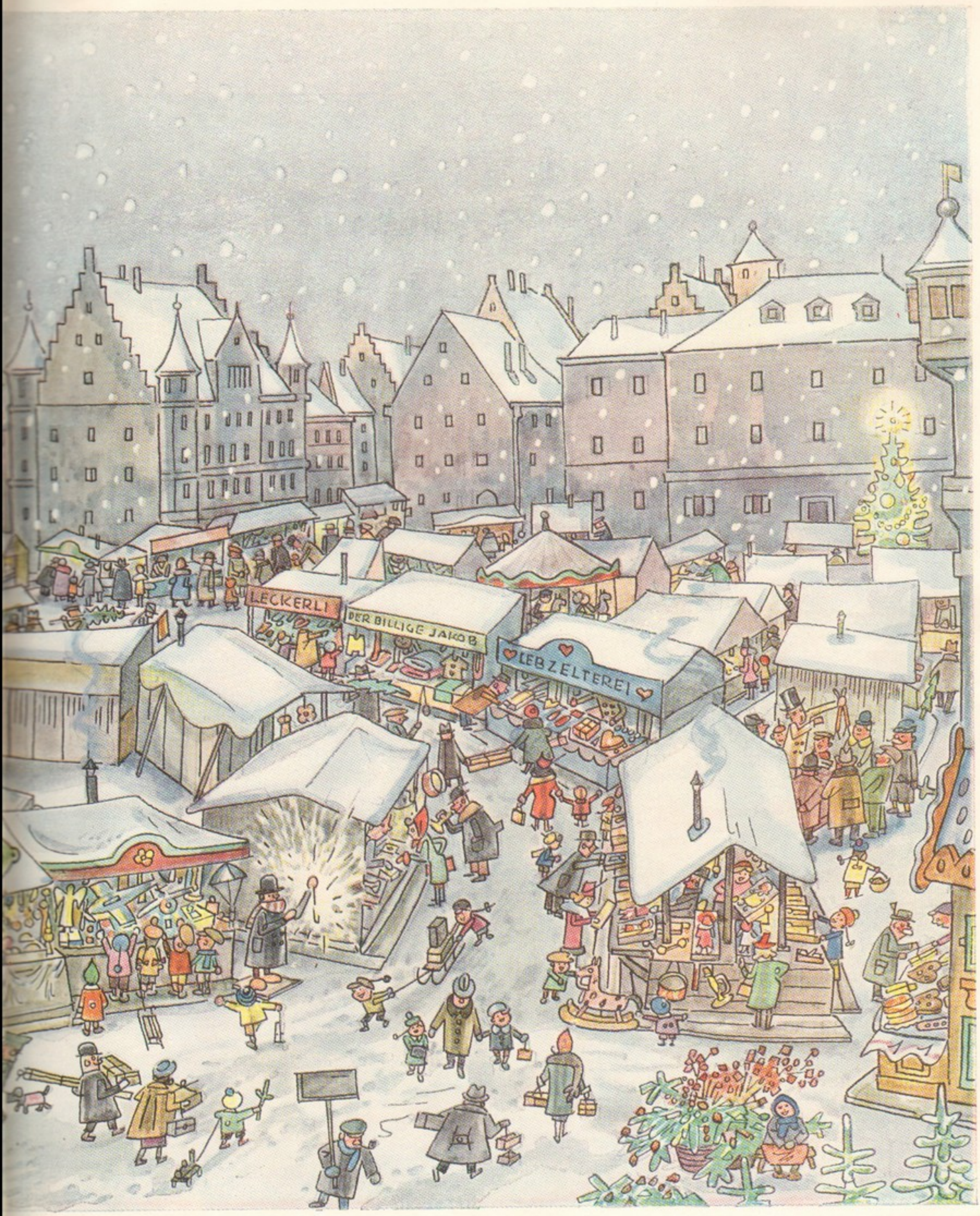
. . . du bœuf à la broche *Le Père Noël goûte le premier au rôti. Puis, la compagnie reçoit sa part, et un claquement général des langues se fait entendre autour du feu*



Nuit de Noël au paradis du ski

Marché de Noël en Allemagne

Suivant la vieille tradition, chaque ville a son marché de Noël quelques jours avant la fête. Ce n'est souvent qu'un tout petit marché, mais partout il exerce une attirance magnétique sur jeunes et vieux. Notre photo montre le marché principal à Nuremberg: un monde de boutiques grouille autour de la «Belle Fontaine». Sur le marché de Noël, on vend des boules de verre en toutes couleurs qui servent à décorer l'arbre de Noël: il y a des «cheveux d'anges», des pains d'épice, des noix, des joujoux et toutes sortes d'autres petites choses. Le bois, telles aussi des a tel autre; le



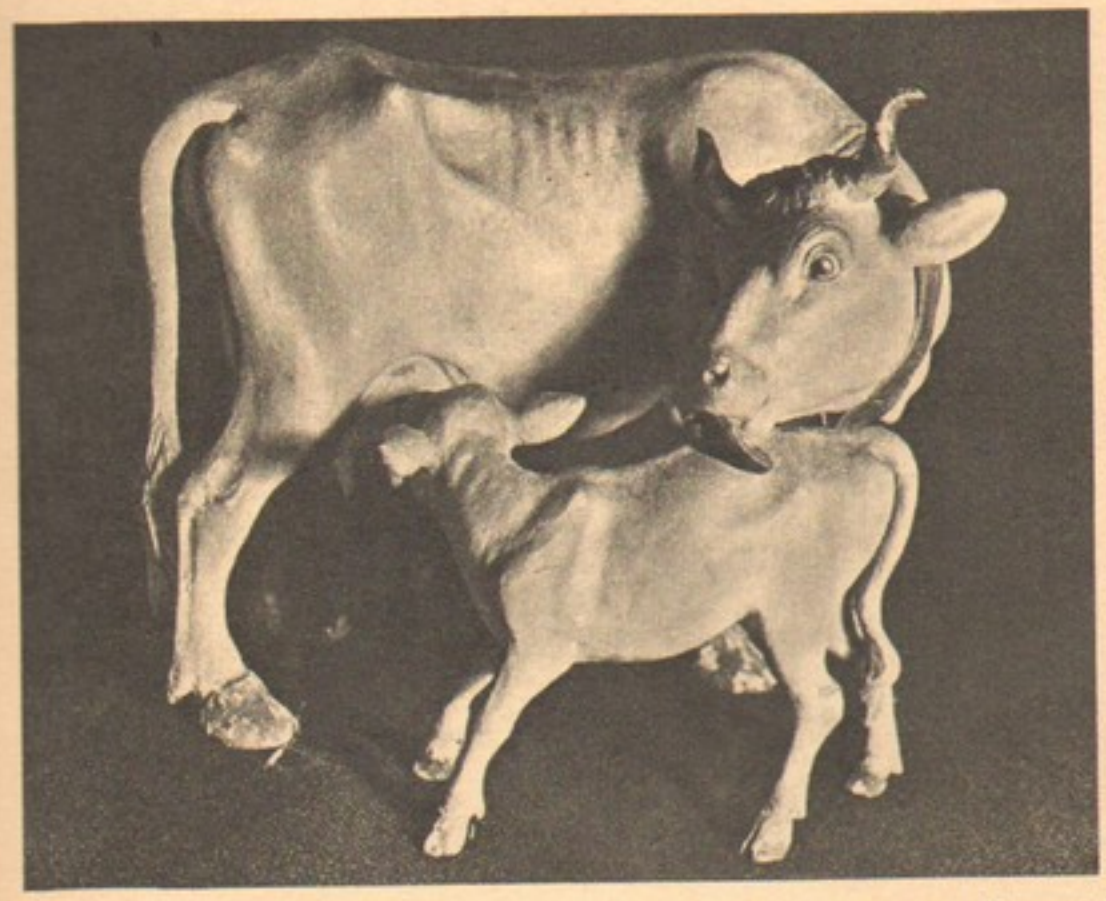
choses. Le caractère modeste du marché s'exprime déjà par les inscriptions des boutiques en bois, telles que «La Tente au Pain d'épice» et «Chez Jacob, au Bon Marché». On y vend aussi des arbres de Noël, le symbole de la Noël allemande. Les adultes achètent tel objet, ou tel autre; le nez rouge, les enfants restent pendant des heures devant les choses brillantes; les marchands et les marchandes se réchauffent les mains sur de petits poêles à coke. Toute la ville est recouverte de glace et de neige, et fréquemment un vent froid souffle dans les rues. Mais le froid ne peut empêcher personne de venir visiter le marché de Noël. Il dégage une telle atmosphère de fête, et son charme romantique est un délicieux avant-goût de la Noël même

Au son de la harpe et du luth

Des anges gracieux annoncent la fête. Nous montrons deux anges tels qu'ils sont aujourd'hui fabriqués dans le sud de l'Allemagne. Au temps de Noël, on les rencontre souvent comme ornement de table

En Allemagne, la «veille» de Noël donne son empreinte à toute chose, longtemps avant sa date. Son messager favori et le plus beau est le «Père Noël». Chargé de son sac bien rempli, il vend des noix et des pains d'épices dans les rues assombries par l'hiver. Son apparition — selon la vieille tradition, il porte toujours un long manteau à capuchon et une longue barbe blanche — crée toujours une petite sensation. Surtout les enfants pleins de respect l'admirent. Mais quand ils ne sont pas présents, la mère leur raconte le soir: «Je viens de voir le Père Noël!» Les yeux d'enfants s'ouvrent tout ronds — leurs regards scrutent le calendrier et comptent les jours qui les séparent encore de la veille de Noël, attendue avec tant d'impatience.

Les longues nuits d'avant Noël



«Groupe d'animaux» et «l'Annonciation», vieilles sculptures paysannes en bois

C'est une vieille tradition dans les villages alpins, pendant les longues nuits d'hiver d'avant Noël, de tailler dans le bois des figurines évoquant la légende de Noël. Surtout les vieilles sculptures de style baroque sont d'un grand charme artistique. De ces figures on construit des tableaux, représentant les événements de l'histoire de Noël. Le groupe à droite représente «l'Adoration des 3 Rois mages». Comme l'enfant Jésus ci-dessous, ils sont les rares témoins d'un vieil art paysan, naïf mais sensible.

Suite de la page 21

Les combats d'une division blindée

l'aube du côté de Les Fosses avec appui d'un groupe d'artillerie qui doit dans l'intervalle mettre en batterie. En même temps, une partie du régiment de fusiliers-voltigeurs qui arrive à La-Haye-du-Puits est, lancé contre le barrage de St-Sauveur décelé sur ces entrefaites, à 6 km au Nord de La-Haye-du-Puits. Le groupe d'artillerie prend position encore avant l'aurore.

Des pourparlers au barrage retardent les opérations d'attaque. Puis, sous le feu concentrique de l'artillerie, le barrage est rapidement pris d'assaut. Avec la coopération d'une section du génie, les barrages faits d'arbres et de poutres disposés sur une grande profondeur sont enlevés. Et vers 9 h. le régiment de fusiliers-voltigeurs qui est remonté dans ses véhicules se met en marche pour Barneville. A 10 km au Sud-Ouest de cette localité, on engage une courte lutte avec une formation française mixte qui nous barre la route menant à notre objectif. L'ennemi est culbuté en une attaque qui ne traîne pas, et les fusiliers-voltigeurs reprennent leur marche « portes. » On réussit à traverser Barneville et Les Pieux avant que les soldats qui s'y trouvent et les civils des localités aient pu terminer les barrages entrepris. Et en vitesse on roule vers la forteresse de Cherbourg. Lorsque nous nous trouvons dans la région à l'Ouest de Martinvast, le premier fort français à l'Ouest ouvre sur nos derrières un feu de barrage visant la route. Plusieurs ballons captifs ennemis sont dans les airs, apparemment au-dessus du port de Cherbourg. Peu après, au Pont, un solide barrage. Des pourparlers s'engagent avec les occupants qui semblent vouloir se rendre et agitent déjà des dr peaux blancs.

Mais voici que subitement un 7,5 à tir rapide fait, de tout près, feu sur la colonne allemande arrêtée sur la route. Il faut en hâte abandonner les véhicules. Le commandant de la division organise lui-même l'attaque, se frayant ensuite un chemin vers l'arrière à travers haies et clôtures, pour lance le plus rapidement possible les autres éléments de la division contre Cherbourg. On réussit à mettre en batterie les pièces d'un groupe d'artillerie et à balayer de leur feu rapide les hauteurs des environs immédiats de la ville, notamment les installations du port. Immédiatement après, de la gauche de la route on se porte vivement en avant contre les hauteurs, immédiatement au ud- uest du port de guerre. Une heure plus tard presque tous les forts de la place dirigent leur feu contre la division arrosant surtout copieusement son artillerie légère. La vive intensité de la canonnade, en particulier de celle venant des navires de guerre anglais, qui de la haute mer se sont joints au concert, donne l'impression que le sport de guerre est bien armé et nullement disposé à capituler de sitôt. Des éléments de la division sont poussés en avant le soir sur les hauteurs au sud-ouest et à l' uest du port de guerre et engagés dans ce secteur. Toute l'artillerie lourde et légère de la division est au cours de la nuit disposée de telle manière que les deux régiments en toute première ligne seront assurés de l'appui le plus intense et que les divers forts de Cherbourg pourront être successivement réduits en miettes sous le feu concentrique de l'artillerie lourde.

De grand matin, tout est encore au calme devant Cherbourg: il n'y a que quelques forts envoyant leurs décharges, certaines de gros calibres, à l'endroit où la division s'est retranchée. L'ordre est donné de porter l'attaque de plus en plus près de la ville, jusqu'à la grand'route qui du nord-ouest aboutit à Cherbourg. Un bataillon est immobilisé devant la redoute du Couplers que l'ennemi défend encore énergiquement. C'est alors que le commandant de la division se rend à l'aile gauche pour y diriger personnellement le tir des batteries lourdes sur le Fort Central situé dans le port et qui se distingue par son feu. On a tôt fait de concentrer sur l'ouvrage le tir de plusieurs batteries lourdes, atteignant ainsi près de 80% de coups en plein but. Le fort se tait, mais le feu n'en continue pas moins sur lui, intense. C'est ensuite le tour d'autres buts importants, et un régiment reçoit l'ordre de s'avancer jusqu'au port de guerre. Entretemps, la redoute de Couplers tombe. Sa garnison, 5 officiers et 150 hommes cèdent à la pression du régiment engagé. Cependant le groupe opérant le long de la côte s'emparait de nombreuses batteries sur la grève en faisant quantité de prisonniers.

Dès le point du jour, on avait dépêché d'innombrables prisonniers à Cherbourg porteurs de la sommation d'avoir à se rendre, la continuation de la résistance étant inutile et la place, en la prolongeant, ne faisait que s'exposer à un bombardement avec des moyens de guerre ultra-modernes. La ville entière et les forts avaient pu dans le courant de la matinée se rendre compte en suivant le sort du Fort Central, de la précision du tir allemand. C'est alors que deux civils apparurent: l'un était le député de la ville, l'autre le préfet de police. Ils s'offrent à se mettre en rapport avec le commandant de place pour une reddition à leur avis inévitable. Le commandant de la division leur déclare qu'il attendait la capitulation depuis 8 h. et qu'il n'avait plus guère le temps de demeurer dans l'expectative. Il était alors midi et un quart. Le général accorde un délai d'une heure. Ces messieurs disent devoir être de retour dans l'intervalle. Un capitaine les accompagne dans la ville. L'auto civile qui les emporte tous trois est l'objet d'un feu si violent provenant du port militaire, qu'ils doivent avancer en rampant. Un peu avant 1 h. 15, on est avisé que le commandant de Cherbourg n'est pas disposé à capituler. Toutes les exhortations du monde n'avaient servi à rien. Là-dessus, à l'heure et à la minute, le feu de toute l'artillerie de la division — feu qui avait été l'objet de préparatifs minutieux — se déchaîne sur le port de guerre de Cherbourg. En même temps le Fort Central est gratifié par un avion de piqué, un Stuka, d'un plein dans le but, cependant que d'autres forts extérieurs sont pilonnés. Une demi-heure plus tard environ, apparaissent des parlementaires, parmi eux le commandant du fort de Querqueville sur lequel nous venions précisément de diriger le feu concentrique de notre artillerie légère. Après de courts pourparlers, notre divisionnaire exige la capitulation sans conditions. Les Français affirment avoir tous pouvoirs pour conclure aussitôt. Sur quoi, on fait cesser le feu. Et ordre est donné à deux bataillons d'entrer dans la ville. Le commandant de la division avait fixé à 17 h. dans la cour de la Préfecture la remise officielle de la place par son commandant et les commandants des forts et informé ceux-ci d'avoir à s'y trouver. La cérémonie s'accomplit rapidement. Vers 17 h., le commandant de place qui, à la tête des offi-

Suite page 31

Suite de la page 20

Ceux d'en face

Cela ne nous a pas servi à grand'chose. Mais le chemin du retour est long . . . Si j'ai le droit d'écrire une lettre, je dirai à ma femme qu'on ne m'a pas fusillé et que je suis bien traité.

Un cabaretier du Havre raconte ce qui suit:

Ces jours-ci, j'ai fait de bonnes affaires, car les soldats ont soif, et des soldats il n'en manque pas dans la ville. Les voisins disaient même: « Nous en avons tellement qu'ils y regarderont à deux fois avant de se risquer ici. » Mais un vieux loup de mer de mon espèce — il y a, en chiffres ronds, trois fois dix ans que je bourlingue — ne se fie qu'à son nez et à rien d'autre. Et mon nez me disait: Ça sent mauvais dans la région, — qu'y m'disait.

« J'ai abaissé le rideau de fer et j'ai enfermé ma femme et ma fille dans la chambre à coucher »

Aussi j'ai bouclé mon commerce, j'ai baissé le rideau de fer, tout en enfermant ma femme et ma fille dans la chambre à coucher. On ne sait jamais . . .

Et voyez un peu: deux heures ne s'étaient pas passées que les Allemands étaient déjà dans la ville. D'où avaient-ils pu bien sortir — Dieu seul le sait . . .

La première chose que j'ai vue — par la lucarne — ç'a été un tank avec un canon qui en sortait, et sur le canon, vous le croirez si vous voulez il y avait un chat. Pas un chat vivant, bien sûr, mais fait d'un morceau d'étoffe. Il était brun, et il avait tout juste la largeur de ma main. Il se balançait au vent, et la voiture au canon passa juste devant notre maison, tout comme si l'on était à la revue. Personne n'a tiré — les nôtres non plus, et ça m'a tellement retourné les sangs que j'ai commencé par prendre une goutte. Vous me direz que j'aurais plutôt dû m'en faire s'il y avait eu du pétard. Mais vous savez bien comment qu'on est, les uns et les autres; au fond, on ne sait pas qu'on ce veut. Je ne cesse de le répéter à la ménagère: « T'es sûre de faire une chose, pis c'est jusque contraire que tu fais. » Pour ce qui est du chat, la bourgeoise se gourrait, que je vous dis, en me traitant de soulot: "Des visions, qu'elle disait, des visions tout ça!" Non, non, ça avait bien sa raison d'être. C'est qu'il faut vous dire, j'ai reçu une visite des soldats allemands. Ils n'ont rien cassé, rien chapardé, et ils avaient la pièce facile. Mais oui que je vous dis, ils ont même payé leur écot Oui enfin, et puis y en a un — il avait tout du savant celui-là, et je vous fiche mon billet qu'il parlait le français comme nous — il disait donc que les Allemands portaient parfois une mascotte, une bête artificielle ou une image ou je ne sais quoi. Seulement voilà, on ne va tout même pas me dire que c'est le chat qui a tout fait, et que c'est à cause de lui qu'ils étaient en un rien de temps ici.

Vous me direz que j'ai pas mal bourlingué dans ma garce de vie — mais tout de même, tout de même, on n'est pas superstitieux à ce point là.

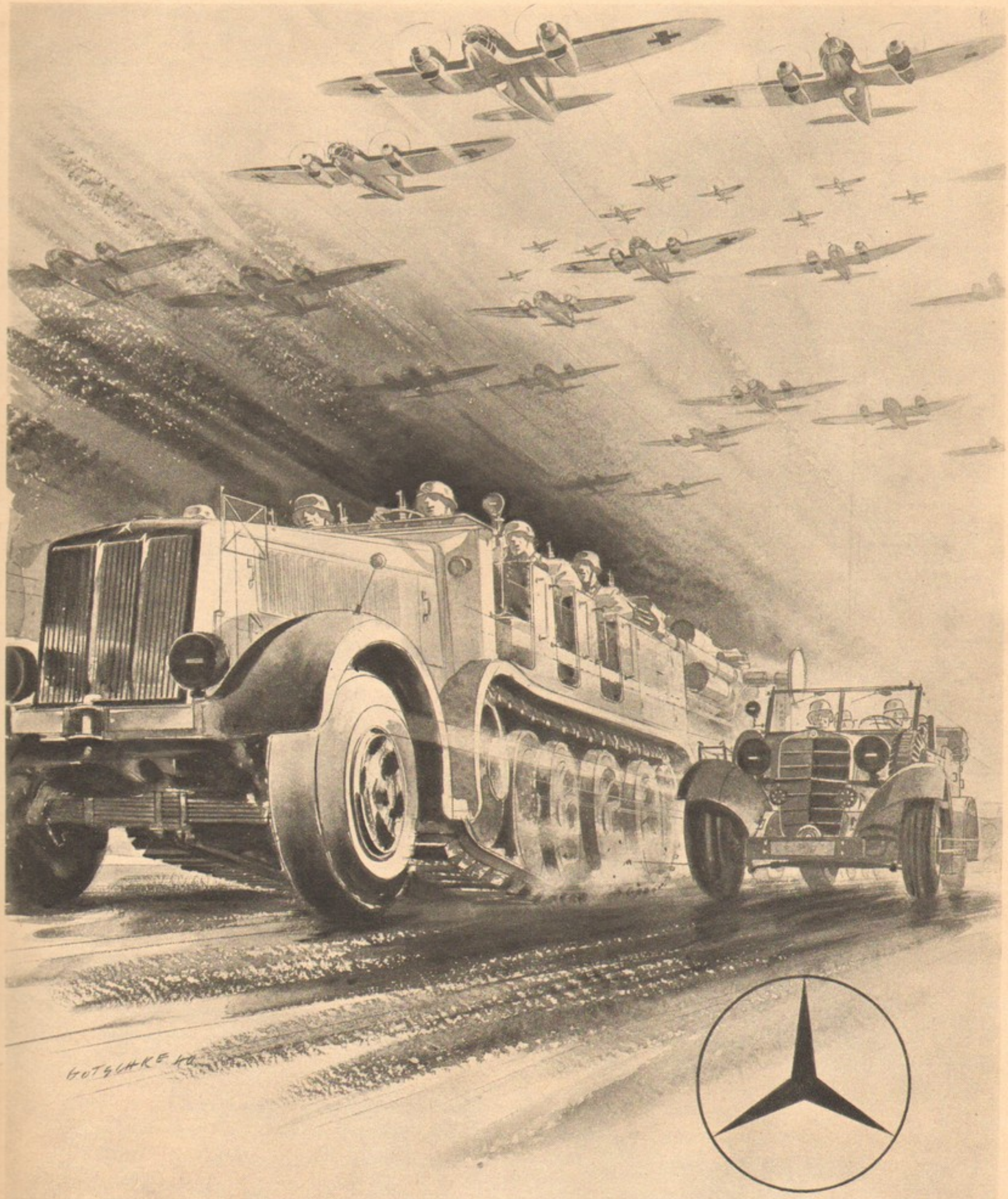
Rapport d'un prisonnier d'un régiment d'infanterie français:

Nous nous étions bien retranchés à l'entrée du village de B. Brusquement débouchèrent de l'arrière des motocyclistes qui nous apportaient l'ordre de couvrir de barrages la route du hameau. Les habitants devaient, eux aussi, donner un coup de main et nous nous sommes mis tout aussitôt à l'ouvrage.

On se mit à abattre des arbres dans un bois proche du village. Nous voulions les entasser en travers de la route, afin de mettre à mal le flanc de l'assaillant. Ce qui se passait en réalité, nous ne le savions pas exactement. Mais on se berçait d'espoir.

Tout à coup, alors que nous étions en plein travail, voilà que s'amènent des tanks allemands. Nous ne nous étions pas encore rendu compte de ce que se passait, qu'ils avaient déjà traversé le village avec une rapidité incroyable. Il fallut que des motocyclistes, des armes à feu au poing — lesquelles? la surprise ne m'a pas permis de les distinguer — s'arrêtent devant nous et nous disent que nous étions faits prisonniers, pour que nous sachions ce qui nous était arrivé. Voilà pourquoi je suis ici.

Suite page 30



MERCEDES-BENZ

Suite de la page 28

« Ecoutez voir, Madame, je crois bien que c'est la fin »

Ceux d'en face

La femme d'un employé du port de Cherbourg cause avec des militaires:

Dans ce quartier du port, où nous stationnons depuis . . . mon Dieu, je ne sais plus combien de temps, mais ça doit bien faire dans les dix-huit ans — dans ce quartier, dis-je, on a vite fini par ne plus s'y reconnaître. Il y avait toujours du neuf, des marins étrangers, une salade de langues, la vraie tour de Babel — en fin de compte, on s'y habitue, vous savez. Mais ces tout derniers jours, Dieu de Dieu! . . Chacun avait son histoire à raconter, et ils allaient d'un train que c'en était un vacarme à tout casser. Ma voisine, celle qui a les cheveux noirs et deux gosses, le petit Pierre et la petite Aimée, qui louche un peu, vous devez les avoir vues — ma voisine, donc, avait entendu dire par son frère, qui est dans la marine comme vous savez, que les navires de guerre anglais s'amenaient dans la Manche, et qu'ils sauraient s'y prendre pour qu'il ne nous arrive rien. En plus, on racontait que nous avions des ballons qui barreraient la route à vos aviateurs.

Pas beaucoup plus tard, j'ai vu de mes propres yeux les ballons. Eh ben, je vous le demande, à quoi qu'ils ont donc servi, ces ballons? A rien du tout! Et par-dessus le marché, les Anglais ont tiré, de leurs navires, au point que les carreaux des fenêtres en tremblaient. Je n'ai même pas pu faire un seul pas dehors, moi qui, vous me connaissez, ne respire que hors de chez moi. Nous autres, vous pouvez m'en croire, Messieurs, on ne peut pas plus se passer d'air salin que les poissons de l'eau. Mais Les Anglichès n'ont tout même pas réussi.

Une fois qu'on a eu toute une heure sans détonation — c'était hier à midi — j'ai dit à ma voisine: "Ecoutez voir, Madame, je crois bien que c'est la fin." Et c'était la pure vérité, une heure après les Allemands étaient là.

Je devais certainement en avoir vu de vertes et de pas mûres, pensez donc, moi qui suis si portée sur la bouche, eh bien, vous me croirez si vous voulez, y avait plus rien qui passait dans le coco.

Et il ne faut tout de même pas me dire que je vois tout en noir. Non, non, Messieurs, ce sont les autres, les ceusses d'en haut, les grosses légumes qui veulent en savoir plus long que les autres, ce sont eux qui ont vu trop clair. Ils se sont fiés à la lune. Je veux dire aux bateaux et aux ballons et à je ne sais pas tout quoi. Les autres n'ont pas manqué le rendez-vous — enfin quoi, faut pas se biler, tout arrive.

Voilà ce que j'avais à dire, et je ne changerai pas d'opinion pour tout l'or du monde. Là-dessus, je retourne à mes poissons, et je n'ai plus qu'un désir, c'est de les vendre en paix.

Notes découvertes à la préfecture de police de Cherbourg:

Terribles étaient les effets du feu des batteries lourdes allemandes pointées sur la ville, et plus particulièrement sur le Fort Central. De notre côté, nous répondions avec tous les moyens à notre disposition. Au point du jour — nous n'avions évidemment pas fermé l'œil de la nuit — trois hommes firent leur apparition dans la chambre de service, trois hommes que je ne reconnus pas tout de suite. C'étaient, comme je l'appris par la suite, des soldats d'un des régiments qui campaient devant la ville. Ils avaient été capturés par les Allemands et — chose que je ne compris pas d'abord — on les avait renvoyés pour nous inviter à la reddition.

Le sommeil du juste

Au début, je tins leurs propos pour nuls et non avenus, car ils étaient très fatigués, au point que l'un d'eux s'endormit sur une chaise, à côté de la porte. Il fallut que je réconforte les deux autres d'un peu de café, pour m'assurer qu'on ne m'en avait réellement pas fait accroire.

Je me mis aussitôt en communication avec le préfet de police, et celui-ci se décida à partir, accompagné d'un député, afin de traiter, avec l'ennemi. Des pleins pouvoirs, il n'en avait pas, puisque le dernier mot appartenait au commandant militaire de Cherbourg. Mais enfin il négociait, et nous devons lui en savoir gré. Telle est mon opinion, et par des temps si troublés, j'ai bien le droit de dire une fois aussi ce que je pense.

Jod-Kaliklora

le dentifrice recommandé par tous les médecins

contient 0,0075 % d'iode organique, dont 0,000035 gr. environ sont résorbés par les gencives, d'où ils gagnent les organes intérieures du corps.

L'Jod-Kaliklora: un dentifrice qui mousse agréablement, et dont la qualité est incomparable (absence de tout chlorade de potasse). Et que dire de son arome si rafraîchissant! Une quantité minime de cet iode organique suffit à une désinfection durable de la cavité buccale (preuves scientifiques à l'appui); elle prévient toutes affections des dents et gencives, et en premier lieu la paradentose, terreur du monde entier.

Il y a mieux: *l'Jod-Kaliklora* est reconnu par la Faculté comme l'agent prophylactique le plus sûr contre les refroidissements, les maladies causées par l'âge (artériosclerose). Il est enfin le stimulant par excellence des fonctions du corps.

Pour tous renseignements et ouvrages plus détaillés sur la question, s'adresser au laboratoire scientifique des usines chimiques

Queisser & Co., K. G., Hamburg 19

Suite de la page 28

« Ecoutez voir, Madame, je crois bien que c'est la fin »

Ceux d'en face

La femme d'un employé du port de Cherbourg cause avec des militaires:

Dans ce quartier du port, où nous stationnons depuis . . . mon Dieu, je ne sais plus combien de temps, mais ça doit bien faire dans les dix-huit ans — dans ce quartier, dis-je, on a vite fini par ne plus s'y reconnaître. Il y avait toujours du neuf, des marins étrangers, une salade de langues, la vraie tour de Babel — en fin de compte, on s'y habitue, vous savez. Mais ces tout derniers jours, Dieu de Dieu! . . Chacun avait son histoire à raconter, et ils allaient d'un train que c'en était un vacarme à tout casser. Ma voisine, celle qui a les cheveux noirs et deux gosses, le petit Pierre et la petite Aimée, qui louche un peu, vous devez les avoir vues — ma voisine, donc, avait entendu dire par son frère, qui est dans la marine comme vous savez, que les navires de guerre anglais s'amenaient dans la Manche, et qu'ils sauraient s'y prendre pour qu'il ne nous arrive rien. En plus, on racontait que nous avions des ballons qui barreraient la route à vos aviateurs.

Pas beaucoup plus tard, j'ai vu de mes propres yeux les ballons. Eh ben, je vous le demande, à quoi qu'ils ont donc servi, ces ballons? A rien du tout! Et par-dessus le marché, les Anglois ont tiré, de leurs navires, au point que les carreaux des fenêtres en tremblaient. Je n'ai même pas pu faire un seul pas dehors, moi qui, vous me connaissez, ne respire que hors de chez moi. Nous autres, vous pouvez m'en croire, Messieurs, on ne peut pas plus se passer d'air salin que les poissons de l'eau. Mais Les Anglichès n'ont tout même pas réussi.

Une fois qu'on a eu toute une heure sans détonation — c'était hier à midi — j'ai dit à ma voisine: "Ecoutez voir, Madame, je crois bien que c'est la fin." Et c'était la pure vérité, une heure après les Allemands étaient là.

Je devais certainement en avoir vu de vertes et de pas mûres, pensez donc, moi qui suis si portée sur la bouche, eh bien, vous me croirez si vous voulez, y avait plus rien qui passait dans le coco.

Et il ne faut tout de même pas me dire que je vois tout en noir. Non, non, Messieurs, ce sont les autres, les ceusses d'en haut, les grosses légumes qui veulent en savoir plus long que les autres, ce sont eux qui ont vu trop clair. Ils se sont fiés à la lune. Je veux dire aux bateaux et aux ballons et à je ne sais pas tout quoi. Les autres n'ont pas manqué le rendez-vous — enfin quoi, faut pas se biler, tout arrive.

Voilà ce que j'avais à dire, et je ne changerai pas d'opinion pour tout l'or du monde. Là-dessus, je retourne à mes poissons, et je n'ai plus qu'un désir, c'est de les vendre en paix.

Notes découvertes à la préfecture de police de Cherbourg:

Terribles étaient les effets du feu des batteries lourdes allemandes pointées sur la ville, et plus particulièrement sur le Fort Central. De notre côté, nous répondions avec tous les moyens à notre disposition. Au point du jour — nous n'avions évidemment pas fermé l'œil de la nuit — trois hommes firent leur apparition dans la chambre de service, trois hommes que je ne reconnus pas tout de suite. C'étaient, comme je l'appris par la suite, des soldats d'un des régiments qui campaient devant la ville. Ils avaient été capturés par les Allemands et — chose que je ne compris pas d'abord — on les avait renvoyés pour nous inviter à la reddition.

Le sommeil du juste

Au début, je tins leurs propos pour nuls et non avenus, car ils étaient très fatigués, au point que l'un d'eux s'endormit sur une chaise, à côté de la porte. Il fallut que je réconforte les deux autres d'un peu de café, pour m'assurer qu'on ne m'en avait réellement pas fait accroire.

Je me mis aussitôt en communication avec le préfet de police, et celui-ci se décida à partir, accompagné d'un député, afin de traiter, avec l'ennemi. Des pleins pouvoirs, il n'en avait pas, puisque le dernier mot appartenait au commandant militaire de Cherbourg. Mais enfin il négociait, et nous devons lui en savoir gré. Telle est mon opinion, et par des temps si troublés, j'ai bien le droit de dire une fois aussi ce que je pense.

Jod-Kaliklora

le dentifrice recommandé par tous les médecins

contient 0,0075 % d'iode organique, dont 0,000035 gr. environ sont résorbés par les gencives, d'où ils gagnent les organes intérieures du corps.

L'Jod-Kaliklora: un dentifrice qui mousse agréablement, et dont la qualité est incomparable (absence de tout chlorade de potasse). Et que dire de son arome si rafraîchissant! Une quantité minime de cet iode organique suffit à une désinfection durable de la cavité buccale (preuves scientifiques à l'appui); elle prévient toutes affections des dents et gencives, et en premier lieu la paradentose, terreur du monde entier.

Il y a mieux: *l'Jod-Kaliklora* est reconnu par la Faculté comme l'agent prophylactique le plus sûr contre les refroidissements, les maladies causées par l'âge (artériosclerose). Il est enfin le stimulant par excellence des fonctions du corps.

Pour tous renseignements et ouvrages plus détaillés sur la question, s'adresser au laboratoire scientifique des usines chimiques

Queisser & Co., K. G., Hamburg 19

L'homme qui a perdu la médaille d'or

Rudolf Harbig, l'homme qui a perdu la médaille d'or

est de sa profession employé aux usines à gaz municipales de Dresde. Notre photo le montre avant la guerre, en train de procéder à son contrôle quotidien. En 1934, à l'occasion d'une épreuve intitulée «A la recherche du sportsman inconnu», Harbig avait réussi un 800 m. en un temps record pour un débutant: 2 minutes 0,4 secondes; il est aujourd'hui, pour ce qui regarde cette longueur, le meilleur coureur du monde. La guerre finno-russe lui ravit la chance certaine de conquérir la médaille d'or; il l'aurait sans aucun doute reçue aux Jeux Olympiques prévus à Helsinki pour 1940

L'homme qui vient est battu une fois de plus

Harbig (au premier-plan) en train d'effectuer un 800 m. d'essai au cours des Jeux de Nuremberg, en 1934. C'est l'année où l'on découvrit le coureur encore inconnu; celui-ci tentait sa chance en participant aux championnats allemands. Il ne fut pas classé et se trouva éliminé

Pour la première fois, il déchire la bande d'arrivée,

et le voici champion. Deux ans à peine après sa première apparition sur la piste cendrée, Rudolf Harbig réussit à enlever les 800 m. des championnats allemands de Berlin. Harbig gagna en un temps excellent: 1 minute 54,1 secondes. Du coup, il était devenu l'un des premiers challengers en vue des Jeux Olympiques qui devaient suivre peu après. Or, la chance tourna. Aux jours décisifs, Harbig, souffrant, fut, dès la course d'essai, battu par l'Américain Woodruff

1940 — Harbig, en pleine forme, révèle ses capacités sportives

Au cours du tournoi international Allemagne-Italie à Stuttgart, Rudolf Harbig bat, pour la deuxième fois en un an, son plus grand adversaire, l'italien Lanzi. Au cours de leur avant-dernière rencontre, au cours du tournoi internations de Milan en juillet 1939, Harbig enleva un nouveau record: il courut un 800 m. en 1 minute 46,6 secondes; ce record mondial n'a pas encore été battu

Lauchhammer

Mine de lignite · Fabrique de briquettes · Centrale électrique · Fabrique de chaux et de dolomite · Aciéries pour aciers Martin et électrothermiques · Laminoirs pour fers en formes, barres, bandes, fers marchand · Tuyauterie pour tuyaux étirés et tuyaux soudés · Fonderie de tuyaux · Fonderie de fer, d'acier et autres métaux Presse et marteau-pilon · Fabrique de roues de divers calibres · Fabrique de ponts transbordeurs, de dragues, de charrues de déblaiement, ripeuses de voie, d'installations de transport et de transbordement, de grues à charges élevées · Défourneuses de coke · Réducteurs de vitesse · Ateliers pour construction de charpentes et ponts en acier · Réservoirs et conduites · Serpentins et surchauffeurs · Fabrique de raccords, coudes, etc. · Usines pour l'émaillage de baignoires et autres ustensiles pour installations sanitaires · Fonderie pour objets d'art (ouvrages de sculpture)

MITTELDEUTSCHE STAHLWERKE AG.

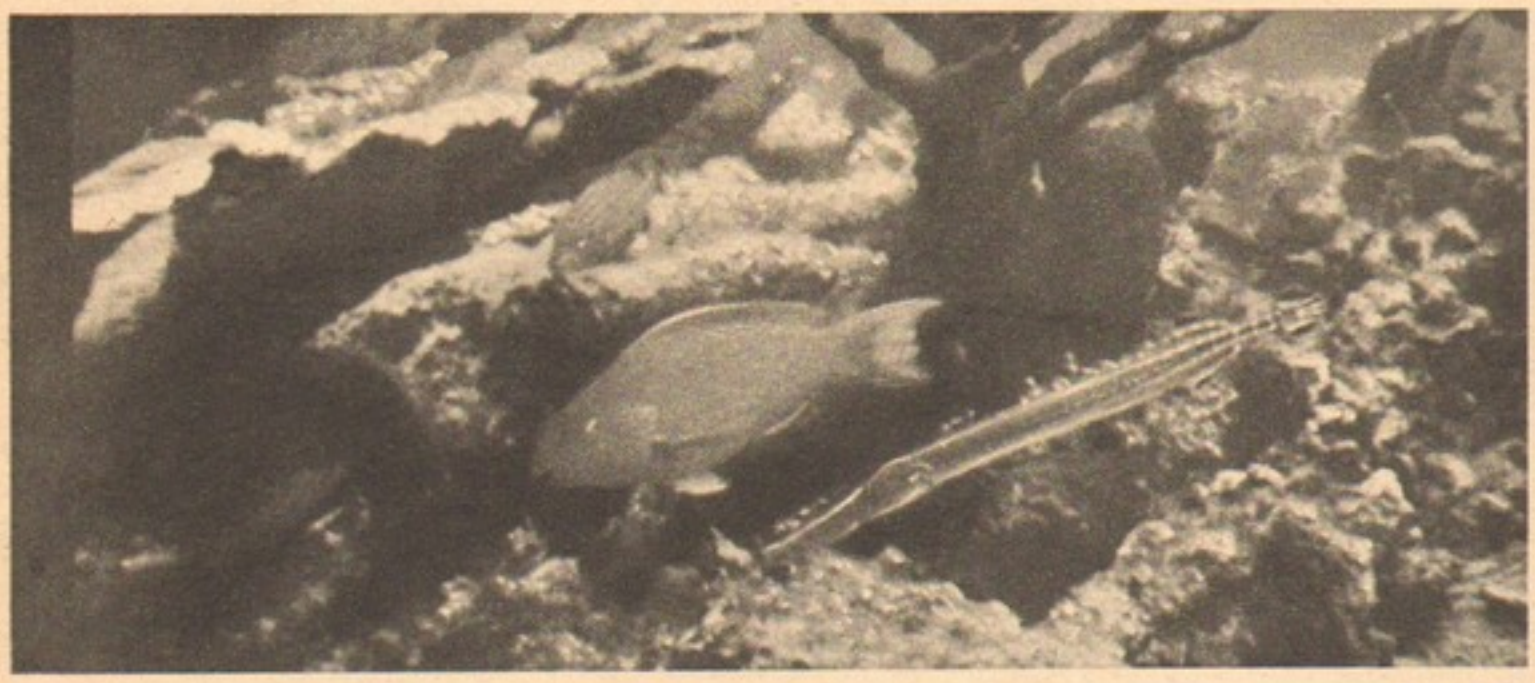
Aciéries de l'Allemagne centrale Soc. An. Usines à Riesa sur l'Elbe, Gröditz Riesa, Lauchhammer (Province de Saxe), Berlin-Wittenau. Elbingerode dans le Harz, Wünschendorf bei Gera

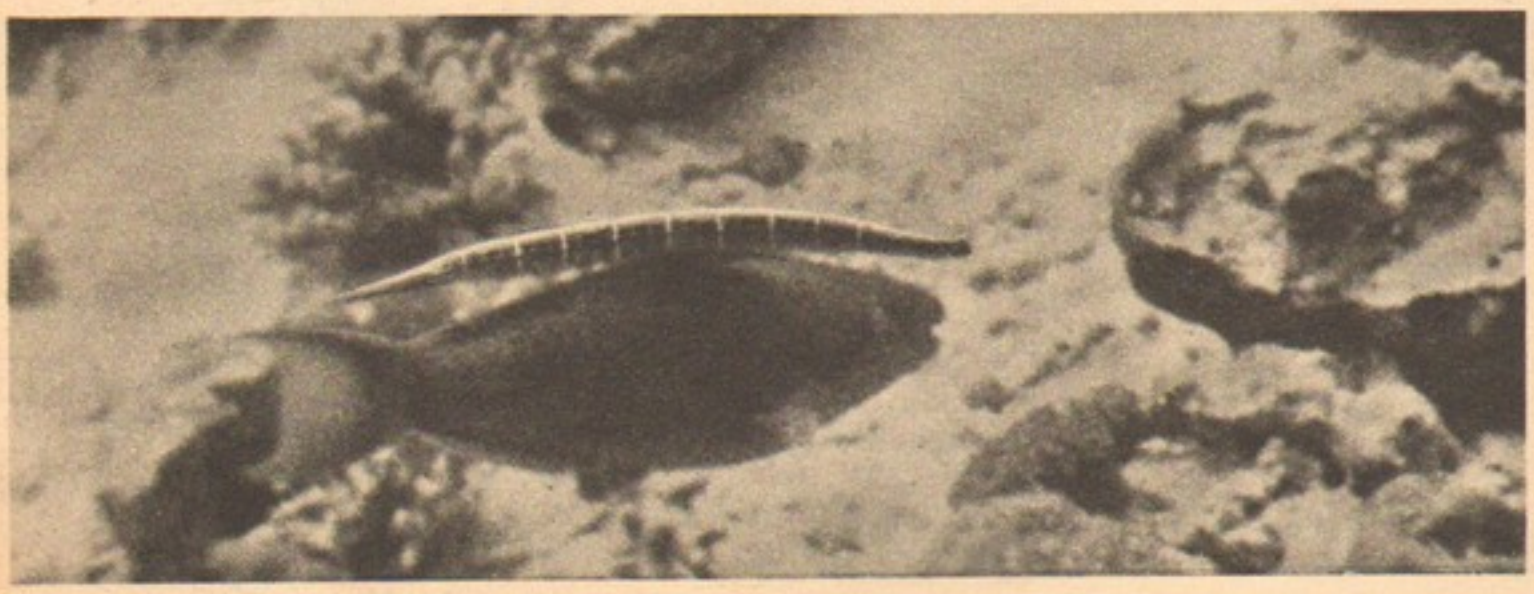
Un poisson parmi d'autres

Aventures singulières
dans la Mer des Caraïbes

Le grand «camoufleur» de la mer

De tous les poissons que Hans Hass a rencontré, le plus rusé c'est le poisson à trompette. La figure ci-dessus le montre en train de se rendre méconnaissable: il ressemble de plus en plus aux branches du corail à cornes. Ainsi demeure-t-il dans une immobilité absolue, ressemblant à s'y méprendre à une branche de corail, dans l'attente d'un animal dont il puisse faire sa proie. L'image du dessous le montre dans un autre endroit. Ici, il vit dans le voisinage du corail gorgonia. Il prend aussitôt l'attitude de ce corail s'élevant verticalement, tout en épiant sa proie. Que de petits poissons l'approchent, et il les happe de sa bouche en forme de trompette. Sur les deux images plus au-dessous, on voit un autre phénomène, tout aussi singulier et qu'on n'a jamais photographié jusqu'ici: le poisson à trompette se glisse dans la direction d'un poisson-perroquet bleu. Le poisson-perroquet lui-même vit de petits mollusques et d'autres animalcules. C'est pourquoi les petits poissons le considèrent comme un camarade inoffensif et ne fuient pas devant lui. Le poisson à trompette se pose sur le dos du poisson-perroquet, comme le montre la figure tout au-dessous. Peu après, il enserre complètement le corps de cet animal et parvient ainsi, inaperçu, dans le voisinage immédiat des petits poissons. De la sorte, ceux-ci deviennent une proie facile pour le «camoufleur» adroit.





Les photos que nous publions aujourd'hui, sont uniques en leur genre. Un étudiant viennois de vingt et un ans, Hans Hass, et deux de ses camarades ont passé de longs mois dans la Mer des Caraïbes, poissons parmi d'autres. Il a réussi à photographier des poissons à l'état libre, dans leur élément propre. Les pieds munis de nageoires artificielles en caoutchouc, les jeunes étudiants complétèrent leur équipement par des lunettes étanches et un harpon. Ainsi montés, ils se risquèrent sur la Mer des Caraïbes, où les requins foisonnent.

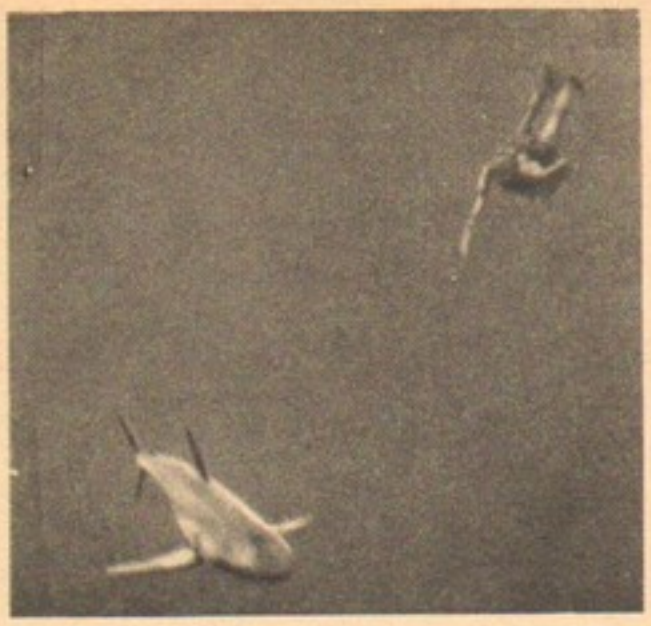
Il y a trois ans de cela. Villégiaturant à la Riviera française, je tentais pour la première fois de chasser le poisson à la manière des insulaires du Pacifique. Me protégeant les yeux de lunettes étanches permettant de voir sans difficulté sous l'eau, armé d'une lance, et de nageoires de caoutchouc aux pieds, je parcourus mon nouveau district, les falaises romantiques de l'Estergl. Il y a peu de chance que j'oublie jamais ces premières journées. Un univers étrange, inconnu, s'étendait autour de moi, et me montrait ses merveilles: l'univers des profondeurs de la mer. Les rochers descendaient à pic.

A l'attaque des poissons «prussiens»

Hans Hass a donné aux jacks le nom de «poissons prussiens», parce qu'ils vivent toujours en bandes nombreuses et qu'ils ont des façons remarquablement militaires. En tête, trois poissons de belle taille, à distances symétriques les uns les autres, suivis du «bataillon» des autres jacks. «Ils sont particulièrement curieux; dès que leur intérêt est éveillé par quelque chose, raconte Hans Hass, ils se mettent à nager en formations fermées — comme pour se préparer à l'attaque. L'incursion de mon ami Jörg (photo ci-dessus) a causé quelque perturbation dans leurs rangs. Mais un peu plus tard, la colonne que je photographiai, était rentrée dans l'ordre.» (Photo à droite)

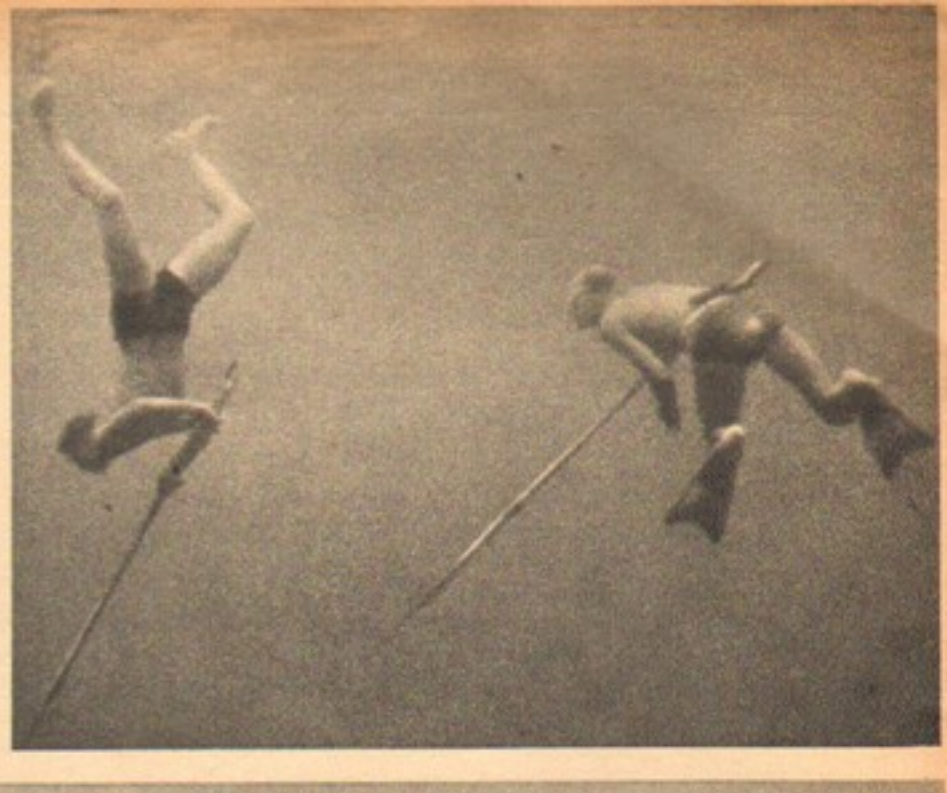
Le combat avec la proie

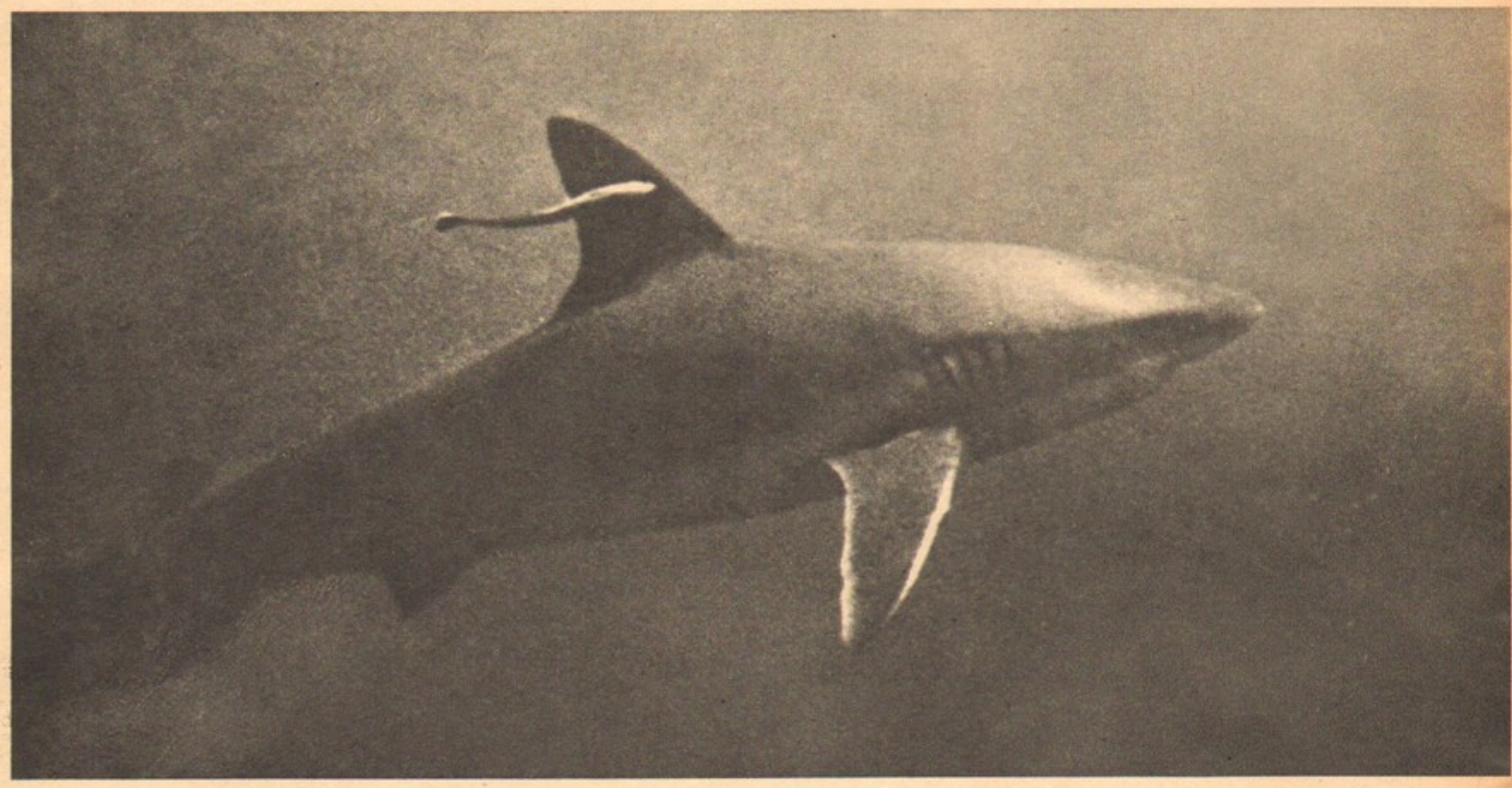
Ici on voit le chasseur sous-marin qui, à l'aide du harpon a fait leur affaire à deux grands poissons. Le puissant maquereau, capturé un peu auparavant, est déjà «à la laisse». La perche géante, qu'il a transpercée de son harpon, se débat encore avec violence. En pure perte, car la corde du harpon ne cède pas



Avec le harpon et la caméra contre le «tigre de la mer»

«La première fois que nous avons rencontré un requin, raconte Hans Hass, la beauté de cet animal nous enthousiasma à ce point que nous nous dirigeâmes vers lui — une immense surprise nous attendait. Cette bête de proie, de plus de quatre mètres de longueur, prit la fuite. Ce même requin dont tous les habitants des eaux s'écartent avec terreur, était lui-même terrorisé par le fait qu'un être vivant le poursuivait. En dépit de cette fuite surprenante, je réussis à me rapprocher du poisson géant et à le photographier à trois mètres.» (Photo ci-dessous) C'est la première vue sous-marine qui, en eau libre, ait été prise d'un requin en mouvement. A côté de la nageoire dorsale, on voit le pilote accompagner constamment le requin; aussi prétend-on qu'il le conduit vers sa proie, afin d'en prélever une par: pour lui-même





Dans l'enchevêtrement des coraux aux cornes d'élan

Muni de sa caméra prête à fonctionner, Hans Hass se fraye un passage dans les branchages fous de cette forêt fabuleuse, afin de photographier les gracieux poissons-coraux aux mille couleurs

Une ruse des chasseurs sous-marins

«Afin de pouvoir mieux photographier et de plus près les poissons coraux particulièrement timides, raconte Hans Hass, je tuai un oursin, le mis en pièces que je jetai à proximité des petits poissons, lesquels se saisirent avec empressement de cette proie facile. Ce faisant, ils se souciaient fort peu de ma caméra et de moi-même. Peu après, je réussis à photographier un poisson particulièrement orgueilleux. Il s'agit...

... du paon des mers

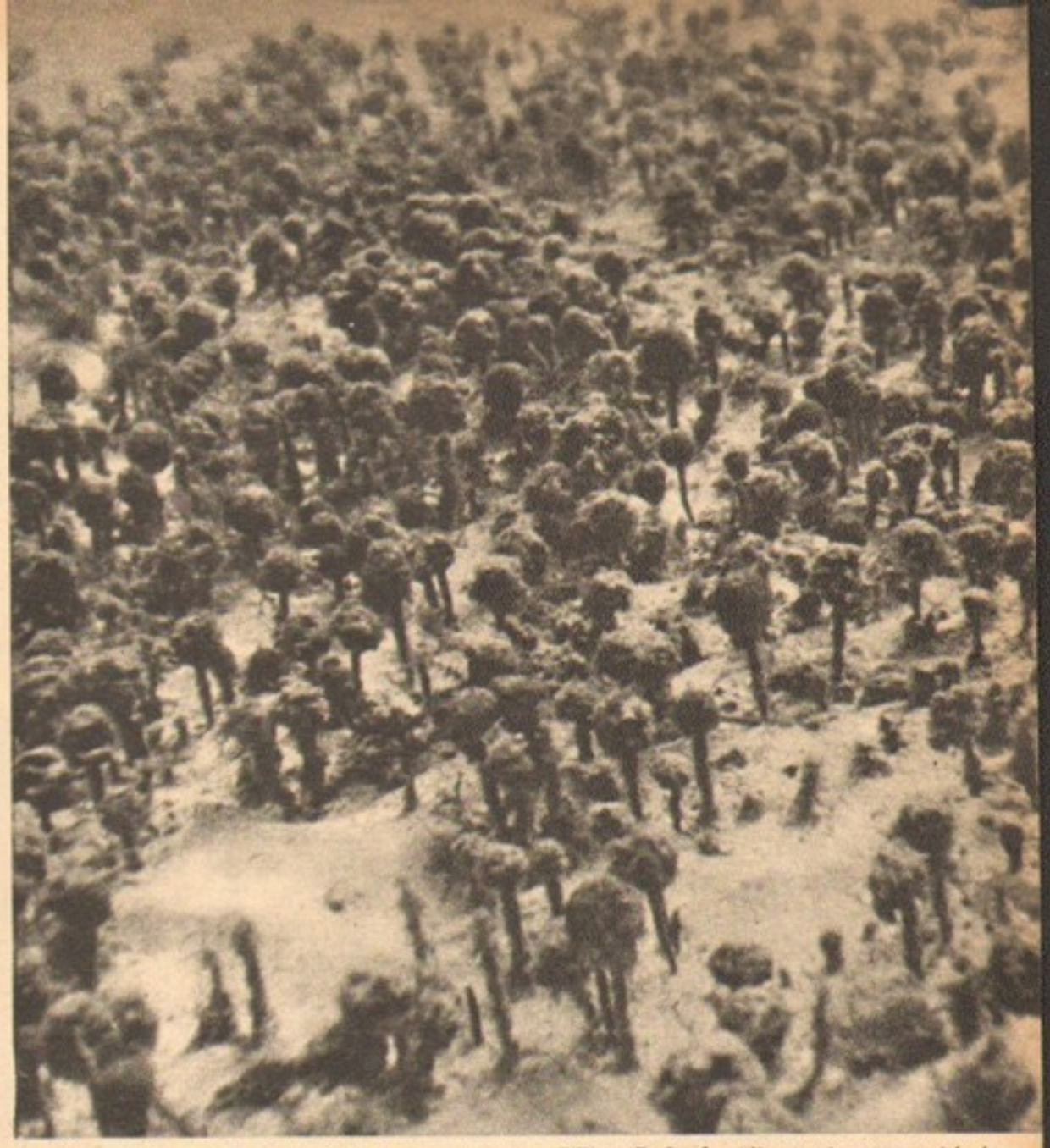
Il est paré des couleurs les plus belles, et se pavane dignement à coups de nageoire gracieux»

sillonnés de précipices qui se perdaient dans le bleu indéfinissable du lointain. Des algues et d'autres plantes, fragiles, multicolores, recouvraient les rochers et semblaient à chaque instant changer de couleur dans la lumière vacillante. Et partout des poissons, de petits, de grands, de multicolores, et d'autres aussi, de ceux qui se cachent dans les fissures de rochers et qui dardent de grands yeux craintifs dans l'ombre. Les poissons paraissaient plutôt timides; cependant que j'essayais de les agripper avec mon harpon, une surprise m'attendait: les poissons semblèrent pénétrer mes mauvais desseins, et ils se tinrent à distance. Quelque attrayante que fussent ces premières journées, elles s'écoulèrent sans autre résultat.

Pendant ce temps là, tout doucement, je me familiarisais avec mon nouvel élément. J'appris à nager sans bruit, à plonger de même et à me rapprocher prudemment des poissons. Il faut une pratique consommée pour réussir l'accrochage à l'aide du harpon de 2 ou 3 mètres de long.

Tout au début, je tombai par hasard sur une bande de thons de belles dimensions; dans mon enthousiasme, je commis l'imprudence de harponner l'un de ces géants à la peau argentée. Le thon était bien entendu de beaucoup le plus fort, et ce fut lui qui me tira, moi le chasseur, au bout du harpon vers les profondeurs de la mer. Grâce au ciel, la pointe du harpon se détacha, faute de quoi le thon m'aurait soulagé de mon précieux harpon.

Une autre fois, j'eus une aventure qui aurait pu finir mal. J'accrochais un gigantesque poulpe. La bête sécréta aussitôt dans l'eau un liquide d'un noir d'encre, se camoufla en quelque sorte, puis passa à la contre-attaque, tout en me



« Où sont les éléphants? » *Telle fut la question de William Beebe, le célèbre explorateur américain des profondeurs océaniques, à la vue d'une photo que lui montrait Hans Hass, et qui représentait une petite forêt d'algues. Celle-ci a réellement toutes les apparences d'une forêt vierge africaine vue des airs*

Le plus craintif de tous les poissons

Il s'agit du hérisson de mer, dont les «complexes d'infériorité» ne se comptent plus. Apeurée, la petite bête se cache derrière les coraux aux cornes de cerf (vue ci-dessus). Dès qu'il se sent attaqué, il avale de l'eau à n'en plus finir. Là-dessus, il se rengorge, et prend bientôt toutes les apparences d'une boule. Ses piquants — qu'il a dans la région abdominale — se hérissent; il est prêt à faire face à l'adversaire. Aucun poisson ne se risquerait, dans ces conditions, à l'attaquer. Mais le hérisson n'a pas les moyens de résister au harpon. (Vue à droite)

Le chasseur de sous-marin poursuit sa proie

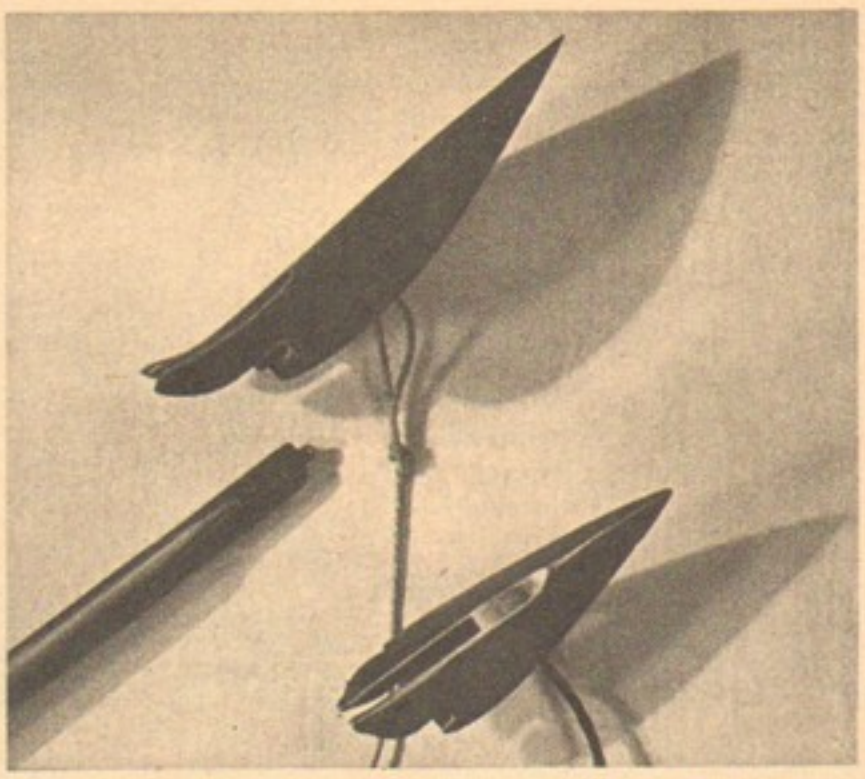
Les pieds munis de nageoires en caoutchouc qui facilitent une nage et une plongée rapides, le chasseur poursuit un barrakouda déjà harponné. C'est un brochet à la flèche, armé d'une mâchoire redoutable, un brochet d'une agressivité extrême; l'expérience a montré qu'il est plus dangereux que le requin, parce que le bruit, loin de l'effrayer, l'attire

saisissant par les jambes. Les bras du poulpe mesuraient, comme nous le constatâmes 1,80 mètres de longueur, et si deux hommes n'étaient venus au dernier moment à la rescousse, il y a fort à parier que ma carrière aurait touché à sa fin sous les eaux et dans les bras de cet affreux animal. Ainsi, chaque jour m'apportait de nouvelles aventures et de nouvelles expériences, tant et si bien que, retourné à Vienne, je n'en finissais plus de raconter à mes amis ces aventures sous-marines, tellement extraordinaires que personne n'y prêtait foi. C'est alors que mûrit en moi la résolution de photographier dorénavant au cours de mes chasses sous-marines, et de pouvoir ainsi rapporter les preuves de mes dires.

L'été suivant, je pêchais avec quelques camarades le long de la côte dalmate.

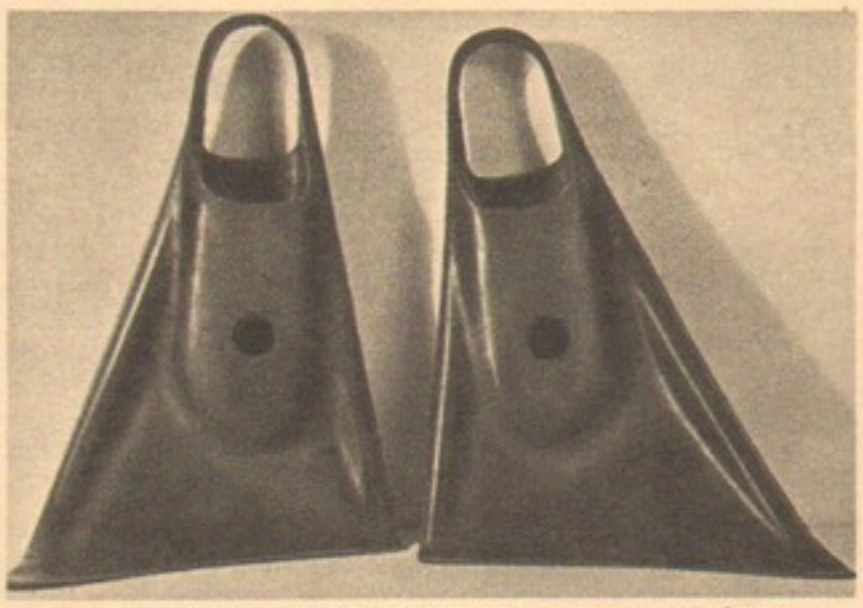
Nous fîmes usage de nouvelles lances, supérieures aux précédentes, d'une caméra sous-marine construite par nos propres soins, et nous nous mîmes en chasse avec un tel succès que nous fûmes expulsés manu militari de plusieurs villages de pêcheurs. On nous accusait bel et bien d'empoisonner les poissons sous l'eau, et même de les ensorceler. Aiguillonné par ces succès, je décidai de poursuivre mes chasses sous les tropiques, au beau milieu des récifs de coraux. Au moins là je pourrais défier les redoutables poissons de grande taille et, grâce à mon appareil photographique et à ma caméra, surprendre la vie des forêts de coraux. A l'époque, je m'intéressais déjà beaucoup plus à l'existence des diverses espèces de poissons qu'à la chasse au harpon. Au cours de mes chasses sous-marines, j'avais appris que les poissons diffèrent beaucoup les uns des autres, et qu'ils doivent être traités différemment. Chaque poisson a des traits de caractère différents, et qui sont parfois proprement humains; un chasseur expérimenté doit s'y reconnaître, pratiquer une véritable auto-acclimatation. C'est d'ailleurs là tout le charme de la chasse sous-marine: on arrive à vivre comme un poisson parmi les poissons, ce qui permet un contact plus étroit avec ces animaux, un contact refusé jusqu'ici aux autres chercheurs.

En juin 1939, je partis en compagnie de deux camarades pour l'Amérique Centrale, vers la Mer des Caraïbes. A Curaçao, sur cette île hollandaise désolée, près de la côte vénézuelienne, nous dressâmes notre tente dans le désert, et nous mîmes à la tâche entre les récifs de coraux. Au début, nous avions toutes les peines du monde à nous y reconnaître dans cet indescriptible amas d'impressions nouvelles, et à distinger les différentes espèces de coraux: les hauts coraux aux cornes d'élan, qui, tels de vieux arbres noueux, formaient de ténébreuses forêts enchantées, les coraux à cornes plates ressemblant à des feuilles qui se balancent lentement à droite et à gauche comme les nageoires de poissons géants; le corail à corne de cerf, dont les broussailles folles recouvrent une grande surface de la mer, et les coraux verts dits gorgonias dont les branches s'élèvent au-dessus de l'eau comme des doigts longs, effilés, et qui ont quelque chose de spectral; l'ensemble formait un tableau d'une telle splendeur que nous en restions muets d'étonnement. Mais puisque nous étions des chasseurs par définition, nous concentrâmes notre attention sur les poissons mêmes. Pour notre premier combat, nous eûmes affaire à une grande pastenague des plus dangereuse, que mon camarade harponna vers le soir sur un rivage sablonneux. Comme il n'arrivait pas à tirer le vigoureux poisson à la surface, je lui vins en aide, en lui prenant des mains le harpon que tiraillait furieusement le poisson. A plusieurs reprises, nous dûmes nous relayer, en plongeant et replongeant, jusqu'à ce que l'animal, épuisé, se laissât tirer lentement à la surface et déposer à terre. Dans les premiers temps, nous nous tenions constamment à proximité des récifs, dans une eau plus basse; aussi bien nous avait-on mis en garde contre les requins. Le temps passait, et nous ne rencontrions aucun de ces poissons de proie; il y avait de quoi s'enhardir et pousser plus loin. A la terreur de la population indigène, nous nous risquâmes au loin, dans les eaux profondes, et finîmes par nous trouver en présence du premier requin. Il était de belle taille, mesurant plus de 4 mètres de longueur; ses mouvements lents le portèrent dans notre direction, et il nous dépassa lentement. Nous n'éprouvions aucune peur.



L'équipement de chasse sous-marine, inventé par Hans Hass lui-même

La plus grande des deux pointes n'est utilisée que pour la chasse aux poissons de dimensions considérables. Les deux pointes sont fixées à la hampe du harpon; elles s'en détachent automatiquement dès qu'un poisson est harponné. Elles ont une forme particulière qui leur permet de se retourner complètement dans l'abdomen du poisson, où elles prennent une position transversale. Un fil est fixé aux pointes, et la victime n'échappe en général pas à son sort



Des nageoires en caoutchouc: rien de mieux pour plonger

«Avec ces nageoires aux pieds, raconte Hans Hass, non seulement on nage beaucoup plus vite, mais de plus on plonge sans avoir recours aux mains. Ceci avait son importance particulière, parce que nous devions souvent photographier sous l'eau, et avoir par conséquent les mains libres»

Voici la caméra sous-marine construite par Hans Hass lui-même

Avant usage, l'appareil est placé dans son étui; on le voit à demi ouvert, sur la photo de gauche. Un joint en caoutchouc empêche l'eau de passer. L'appareil est suspendu à un bourrelet en étoffe, porté au cou. Et, chose importante, par le moyen des leviers visibles sur le devant et les côtés de l'étui, le diaphragme, la mise au point et le temps de pose peuvent être réglés même sous l'eau, ce qui est extrêmement important

Afin de voir sous l'eau,

Hans Hass et ses camarades utilisent le plus souvent les petites lunettes suspendues, fermées hermétiquement. Lorsqu'il s'agit d'une plongée profonde, ils emploient des verres plus grands, qui descendent jusqu'au nez. On peut souffler sans crainte dans les lunettes, et compenser par là la forte pression de l'eau. On voit en haut et à gauche un instrument qui sert à pincer le nez: on n'en a fait usage que pour des profondeurs de plus de 12 m., où la pression de l'eau sur les sinus frontaux est déjà plus sensible

Nos aventures devinrent encore plus palpitantes après notre arrivée à Little Bonaire, une petite île littéralement inhabitée. Là-bas, nous avons mené une vie de véritables Robinsons; on se nourrissait des poissons harponnés dans les récifs, on filmait les paysages de coraux romantiquement crevassés, et l'on eut bientôt raison de son premier requin. Nous l'avions découvert endormi entre les coraux, et mon camarade l'accrocha avec un harpon dont la pointe était fixée par une longue corde à un bateau. Le requin, attaqué, courait comme une bête traquée entre les blocs de coraux, et ce fut non sans peine qu'on vint à bout du grand animal.

Nous eûmes une autre aventure des plus fantastiques avec un grand «poisson de Judée», pesant sûrement plus de 150 kg., qui avait osé dévorer un congénère que mon camarade venait de prendre, et qui s'était enfui, emportant le harpon. Les pêcheurs indigènes connaissaient ce monstre depuis des dizaines d'années, et nous recourûmes à divers moyens pour mettre le poisson à la raison. Sa peau était tellement épaisse que notre harpon nous était absolument inutile. Mais comme le poisson restait bien tranquille dans son coin, nous fonçâmes avec des couteaux sur lui, et j'essayai même de lui passer un nœud coulant autour de la queue. Tous ces expédients s'avérèrent vains. Mais nous eûmes enfin une idée, celle de harponner le monstre en plein dans la gueule ouverte.

Cependant que nous vivions cette époque merveilleuse, la nouvelle nous parvint que la guerre était déclarée. Dès lors, une seule pensée occupa encore nos cerveaux: retourner dans la patrie! Mais ce n'était pas aussi simple que cela. Nous ne pouvions retourner chez nous que par le Japon, et pour comble de malheur nous manquions d'argent pour emprunter cette route. Afin de gagner cet argent, nous nous mîmes à vendre des poissons, des langoustes que nous attrapions de nos propres mains, et les coraux qui excitaient l'intérêt des touristes américains. Ce qui nous conduisit vers la côte du nord, très riche en poissons, mais très dangereuse, là même où tout le long de l'année des vagues gigantesques battent les rochers. Là-bas, dans l'écume des brisants et ballottés par des courants dangereux, nous réussimes à vaincre de grands tarpons et des perches dentelées, après des combats mouvementés. Sur cette côte, il y avait aussi beaucoup de grands requins agressifs qui nous donnèrent du fil à retordre. Par bonheur, dès la première attaque, nous découvrîmes fortuitement la seule défense efficace contre les requins qui vous attaquent: il s'agit tout simplement de crier sous l'eau . . . aussitôt les voilà partis.

Après un séjour de 8 mois à Curaçao, nous avions économisé assez d'argent pour payer notre voyage à New-York. Il faut dire que nous n'y sommes arrivés qu'avec 10 dollars dans la poche; mais 3 mois ne s'étaient pas écoulés en Amérique du Nord que nous étions déjà à la tête d'une somme suffisante pour gagner enfin le Japon et la Russie, et rentrer enfin dans notre patrie.

Rencontre

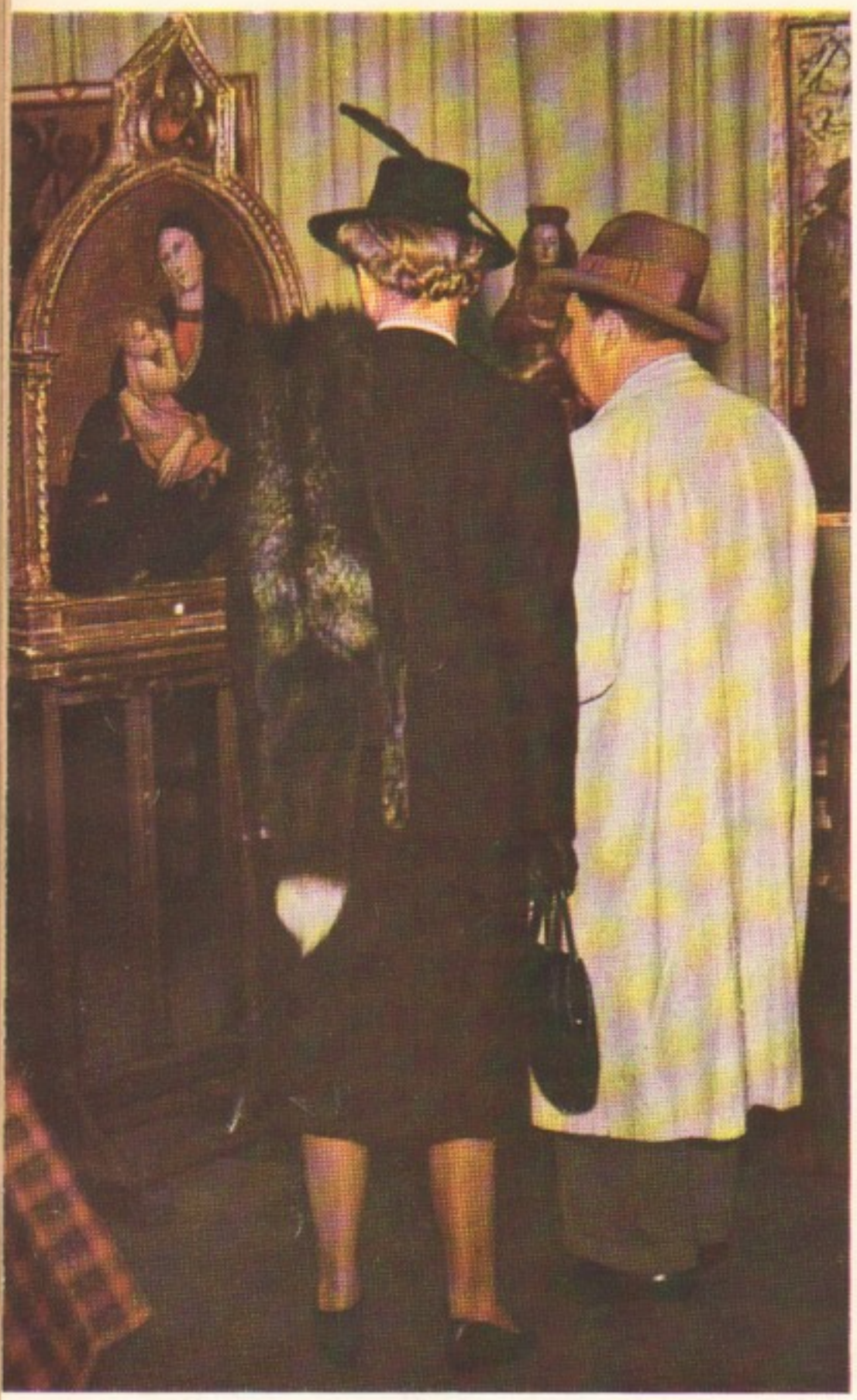
avec une ceinture

de Vénus

« C'était un jour, dans la baie de Caracas, sur la côte méridionale de Curaçao, que nous vîmes ce phénomène étrange. Il nageait juste sous la surface de l'eau, et sa transparence était telle qu'il nous serait probablement échappé et que nous aurions peut-être détruit sa forme merveilleuse, si — par hasard — nous n'eussions pas nagé contre le soleil. » Au fond, ces « animaux vitreux » habitent les ténèbres. A cause de leur fragilité, ils cherchent les eaux tranquilles, et on ne les voit qu'après que de longues tempêtes, qui ont agité les ondes jusqu'au fond, ou quand des courants montants les font surgir à la surface. Il n'y a qu'une seule espèce de cet animal vitreux en forme de ruban ou de ceinture, et jusqu'ici l'on n'en connaissait qu'un seul exemplaire d'une longueur d'un mètre et demi. Mais cette photo prouve qu'il doit y en avoir d'autres, beaucoup plus longs encore. Ces animaux vitreux qui doivent leur nom, « ceinture de Vénus », à leur fragilité et leur beauté éclatante, émettent des couleurs merveilleuses. Et la science ignore jusqu'à ce jour si cette lueur provient d'une substance lumineuse du corps, ou s'il s'agit de bactéries lumineuses

Des œuvres d'art sur le marché de Berlin

Photos en couleurs prises au cours d'une grande vente aux enchères



Tout comme les autres années,

cet hiver vient d'attirer aux ventes publiques du marché d'art à Berlin une foule de gens avides de regarder et d'acheter

Des prix très élevés pour l'art du tournant du siècle

RM 32000.— furent offerts pour le portrait d'une dame par Albert Keller. Plus bas, une étude de portrait par Menzei. Ci-dessus, à droite, « un jeune couple fraternel » par Fritz von Uhde

Amateur d'art et collectionneur passionné,

le professeur Heinrich Hoffmann, le célèbre photographe du Führer, lui aussi, est présent à l'ouverture

L'adjudication est donnée!

Ces deux magnifiques panneaux d'autel du moyen-âge deviennent la propriété de l'heureux acheteur

C'est ce qu'on appelle être calé en mathématiques!

π = 3.14159 26535 89793 23846 26433 83279 50288 41971 69399 37510 58209 74944 59230
78164 06286 20899 86280 34825 34211 70679 82148 08651 32823 06647 09384 46095
50582 23172 53594 08128 48111 74502 84102 70193 85211 05559 64462 29489 54930
38196 44288 10975 66593 34461 28475 64823 37867 83165 27120 19091 45648 56692
34603 48610 45432 66482 13393 60726 02491 41273 72458 70066 06315 58817 48815
20920 96282 92540 91715 36436 78925 90360 01133 05305 48820 46652 13841 46951
94151 16094 33057 27036 57595 91953 09218 61173 81932 61179 31051 18548 07446
23799 62749 56735 18857 52724 89122 79381 83011 94912 98336 73362 44065 66430
86021 39501 60924 48077 23094 36285 53096 62027 55693 97986 95022 24749 96206
07497 03041 23668 86199 51100 89202 38377 02131 41694 11902 98858 25446 81639
79990 46597 00081 70029 63123 77381 34208 41307 91451 18398 05709 85

Le nombre le plus remarquable de toutes les sciences mathématiques:
c'est le nombre 3.14159 appelé encore pi = π grec. Sans lui, il n'y aurait pas moyen d'évaluer la circonférence ni la surface du cercle. Le mathématicien Ludolf van Ceulen, né à Hildesheim en 1540, rendait ce nombre par 35 chiffres décimaux, et c'est ce qu'on a appelé désormais le «nombre de Ludolf». π appartient à la catégorie des fractions décimales infinies; la règle et le compas sont impuissants à en faire la construction. Ci-contre, on voit une évaluation de π qui est de beaucoup plus approximative que celle de Ludolf van Ceulen puisqu'elle atteint 700 chiffres décimaux

40 gros volumes: telle est la production d'un seul savant
Voici quelques-uns des 40 tomes de «Mathématiques supérieures», tous émanant de la main d'un mathématicien fécond et «encyclopédique" entre tous, Léonard Euler. Euler vivait à l'époque de Frédéric le Grand, qui l'appela à Berlin en 1741. A l'âge de 60 ans, Euler devint aveugle, ce qui ne l'empêcha nullement de continuer son oeuvre. Après sa mort, on trouva plus de 200 traités signés de sa main, et 40 ans après sa mort, on découvrit un nombre encore plus grand de ses travaux non imprimés. — Quiconque s'aviserait de copier à la main les 40 tomes des oeuvres complètes d'Euler, n'aurait certes pas de trop de toute son existence pour achever pareil travail. Or, Euler ne s'est pas contenté d'écrire ces 40 tomes; il a résolu des problèmes fondamentaux de la mathématique, et posé les fondements des disciplines mathématiques les plus compliquées

ES SUPPLÉMENTAIRES SUR LA LONGITUDE.

$$\frac{n'^{16}}{n^6} + \frac{714230184601 3}{452984832} e\frac{n'^{17}}{n^7} + \frac{2175543199950991}{27179089920} e\frac{n'^{18}}{n^8} \quad \ldots\ldots\ldots\

. . . les deux artistes . . .

1 *Marion jette un pont. D'abord, Irma s'assure de sa résistance, ensuite . . .*

2 *. . . elle monte sur les «piliers», lève les bras au ciel et . . .*

3 *. . . se penche en arrière, vers les mains tendues de sa soeur, ce qui . . .*

4 *. . . forme un double pont. Maintenant, Marion devient de façon étonnante . . .*

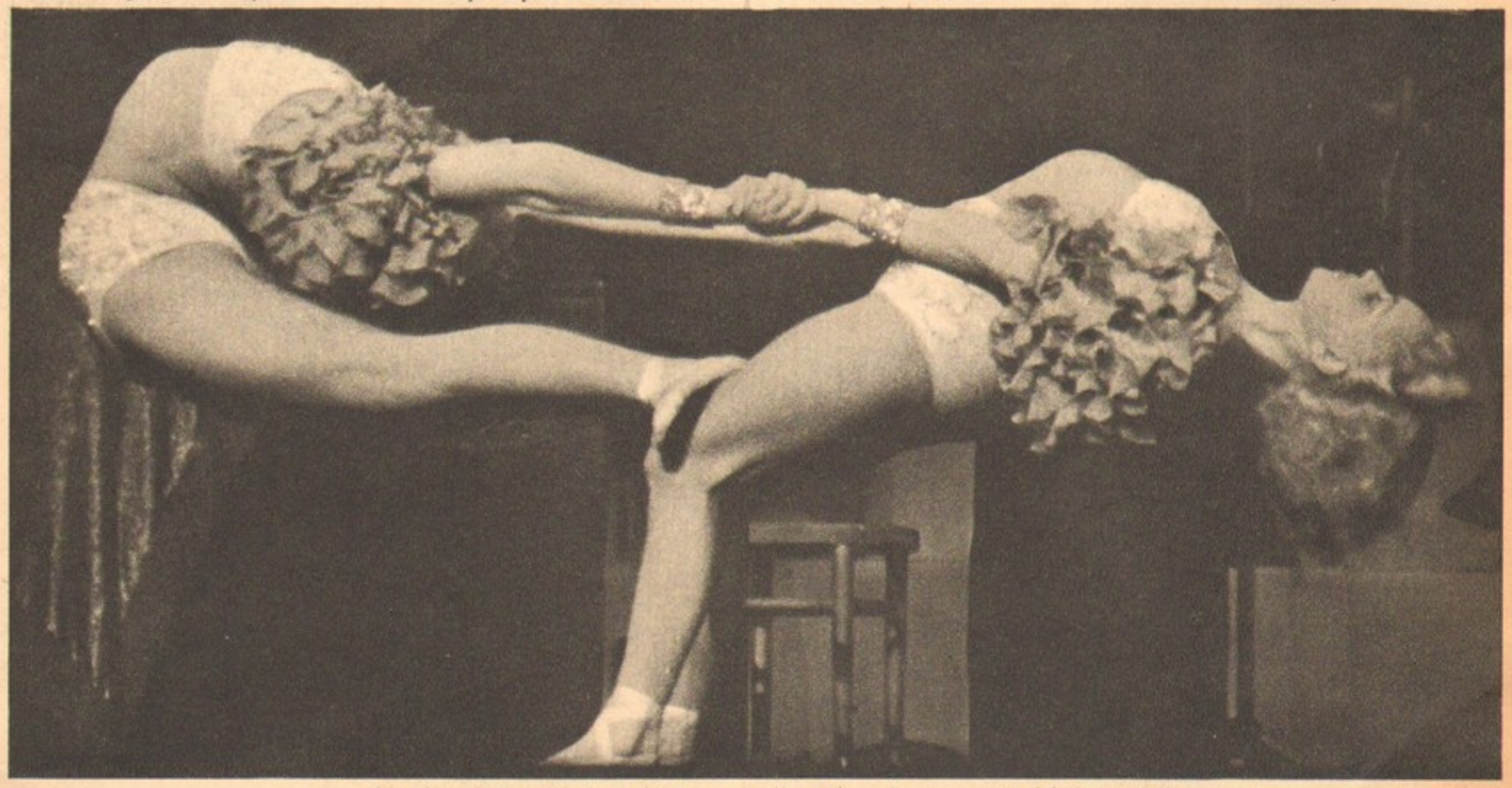
Il faut une bonne dose d'imagination pour se figurer deux créatures aussi fragiles d'apparence côté à côté avec des hommes qui n'auraient aucune peine à déménager un piano. Mais il suffit d'observer les deux sœurs à l'entraînement et sur la scène, pour préférer, tout compte fait, la récompense d'une ration d'aliment supplémentaire due à un autre genre de travail, même le déménagement d'un piano . . . «Signal» nous montre le numéro le plus difficile des deux célèbres artistes, et qui leur vaut tous les soirs les applaudissements du public

5 *. . . une femme en caoutchouc; tenant toujours sa partenaire en suspens . . .*

6 *. . . elle se penche complètement en avant, elle-même tenue en équilibre par le poids de Marion. Puis. . . .*

7 *. . . Irma déplace le poids de son corps lentement en avant, et au ralenti . . .*

8 *. . . elle soulève sa soeur dans une «position» qui . . .*



9 *. . . forme finalement une «balance» parfaite. Aucun tremblement de muscles, aucune tension de la figure ne révèlent ni l'effort ni la force de volonté indispensables à une telle acrobatie élastique. Des applaudissements frénétiques et . . .*

10 *...le «support» Marion dépasse Irma de la tête, puis...*

11 *... elle plie les genoux. Irma se redresse — le jeu hardi de l'équilibre ...*

12 *... touche à sa fin. Deux jeunes artistes s'inclinent, pleines de charme et de grâce, devant le public reconnaissant: elles ont trouvé d'innombrables admirateurs, mais aucun n'aurait pu les imiter*

...Marion et Irma

Le chemin le plus court

Le chemin le plus court d'un point à l'autre, c'est la ligne droite, ainsi que nous l'avons appris à l'école. Le chemin le plus court d'un homme à l'autre, c'est le téléphone, comme nous l'enseigne la vie pratique. Des centaines et des milliers de kilomètres se sont réduits à presque rien depuis que la technique moderne du téléphone a jeté des ponts sur la distance. Grâce à cette technique, il suffit d'une minute pour expédier les affaires qui, autrement, exigeraient des heures et des jours.

Les statistiques mondiales du téléphone fourmillent de millions et de milliards: jour par jour, les récepteurs sont décrochés cent-trente millions de fois des quarante-deux millions d'appareils existant de par le monde. Ce que représentent les taxes de téléphone se chiffre annuellement à quinze milliards de marks (ou leur équivalent). Les fils téléphoniques ont une longueur d'environ deux cent-cinquante millions de kilomètres, il n'en faut pas moins pour satisfaire les besoins de l'humanité. Plus de quarante milliards de marks sont placés dans les installations téléphoniques du monde, et l'on dépense annuellement une moyenne de quelques milliards pour équiper les installations selon le goût des abonnés. Plus d'un million de personnes sont occupées dans le monde entier à entretenir, développer les installations téléphoniques et assurer le service de celles-ci. Dans les laboratoires des fabriques qui se sont spécialisées dans la technique téléphonique, des dizaines de milliers de physiciens et techniciens travaillent à expérimenter et à réaliser les améliorations que l'on ne cesse d'imaginer pour les appareils et lignes téléphoniques.

L'Allemagne occupe dans le domaine de la téléphonie une place prépondérante. Dans aucun pays du monde on n'a étendu dans une telle mesure, comme l'Allemagne, le système de la téléphonie automatique: seul ce système est considéré par l'abonné comme le mode perfectionné de la téléphonie. Plus de 90 % de ceux qui font usage du téléphone établissent eux-mêmes leurs communications. Le réseau téléphonique allemand comprend plus de vingt mille kilomètres, et constitue un moyen de communication téléphonique des plus sûrs, non seulement en dedans les frontières allemandes mais comme ligne de transit pour les communications entre les pays limitrophes de l'Allemagne. C'est évident, on ne trouve en Allemagne, dans les villes comme dans les villages, que des appareils de construction des plus récentes permettant une conversation facile et irréprochable.

Dans les usines Siemens qui sont universellement connues, nous trouvons des ateliers uniques dans leur genre pour la technique téléphonique et tout ce qui se rapporte à celle-ci. Werner Siemens, le fondateur de la firme, avait déjà reconnu, il y a plus de 60 ans, l'importance qu'aurait dans l'avenir le téléphone, il créa autrefois les premiers appareils et tableaux commutateurs téléphoniques. Au début de notre siècle, les usines Siemens travaillèrent à un système automatique pour communications téléphoniques, et déjà avant la guerre mondiale des centrales pourvues d'appareils automatiques du système Siemens et Halske travaillaient, non seulement en Allemagne mais également dans d'autres pays européens. A peu près à la même époque, les usines Siemens commencèrent la pose, entre Berlin et le Rhin, d'un câble de 600 kilomètres de long; il fut la pierre fondamentale du réseau téléphonique qui allait se créer et se développer en Europe. Après la guerre mondiale, ce câble fut muni de répéteurs. Plus tard les progrès réalisés par Siemens et Halske dans la technique des répéteurs permirent de supprimer les défectuosités qui existaient encore dans les communications à longue distance.

Le but poursuivi par le progrès était d'appliquer à la téléphonie à longue distance le système automatique qui existait déjà dans les régions industrialisées.

L'augmentation du nombre des lignes dont on pouvait disposer fut rendu possible par l'application de la technique des fréquences porteuses avec laquelle on peut établir plusieurs communications simultanées sur un même circuit téléphonique, chacune de ces communications ayant sa propre fréquence. Au moyen des câbles téléphoniques du dernier modèle, deux doubles lignes suffisent pour établir, en même temps, 15 communications.

Au moyen du câble à large bande en usage dans la télévision, on peut obtenir encore d'autres possibilités, entre autres celle d'établir en même temps 200 communications outre la transmission télévisuelle.

Dans l'Economie européenne qui se fait jour, le téléphone jouera un rôle encore beaucoup plus grand que celui qu'il a joué jusqu'à présent. Les relations téléphoniques entre les pays s'étendront de plus en plus, ce qui rendra nécessaire la création de nouvelles lignes de communication. Les usines Siemens avec leurs ateliers modernes, leurs capacités, et leur connaissance approfondie de la technique téléphonique sont en mesure de réaliser tous les désirs exprimés.

Les appareils de téléphonie automatique, qui dans les centraux établissent les communications, sont fabriqués en série dans les usines Siemens

Coupe dans un appareil téléphonique moderne, système Siemens avec disque d'appel fonctionnant presque sans bruit et avec écouteur approprié à la forme de la tête

« Eh bien, jeune homme, vous avez donc cru que nous étions tous beaux ici? »

Les Incorrigibles

Quand le poète Boileau disait une fois à table que tous les hommes étaient mortels, Louis XIV le fixa d'un tel œil que le malheureux balbutia, pâlissant: « Presque tous les hommes, Sire, presque tous ». D'où l'on voit qu'il était relativement simple de calmer un roi, mais l'humanité ne se contente pas si vite. Elle reconnaît qu'il faut mourir, mais elle demande aussitôt: « Et après la mort? » Le sentiment de justice de toutes les époques prévoit une récompense pour les bons et une punition pour les méchants. Par ici le paradis — par là l'enfer. Surtout l'enfer a beaucoup excité la fantaisie des hommes. Le moyen-âge peignait avec un humour féroce des diables tourmenteurs; Dante décrit l'Inferno dans la langue d'un visionnaire. La description de l'enfer passe par toutes les échelles et descend jusqu'aux contes du « Diable et de sa Grand'mère » et aux innombrables histoires et plaisanteries sur des hommes que le diable avait emportés. Les descriptions de l'enfer sont beaucoup plus plastiques et détaillées que celles du paradis. Car les hommes sont plus attirés par l'aventure que par des régions célestes. Si vivement qu'on puisse désirer un bonheur parfait — on n'en serait pas content s'il se réalisait. Mais d'autre part les choses ne vont jamais si loin et déjà pour cette raison il est excessivement difficile de s'imaginer une joie tout à fait complète. Et il est évidemment plus difficile encore de se représenter ses contemporains à l'état angélique. Il n'y a que les âmes simples de caricaturistes qui y réussissent. Ils sont persuadés — ou le prétendent du moins — que les ailes pousseront après la mort. Mais sceptiques comme tous les moqueurs, ils ne s'imaginent point qu'avec des ailes on devient un ange gracieux et pur. Au contraire: leurs créations ailées se révèlent incorrigibles. Mais l'ironie de toute cette histoire, c'est que pour cela elles ne sont ni récompensées ni punies, mais continuent de vivre à la bonne façon humaine. Malgré cela, les sentiments de l'observateur ne sont aucunement blessés. N'est-ce pas étrange? La solution de ce problème est très simple: si l'on regarde de près, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas de vrais hommes qui se balancent sur leurs ailes — mais d'imaginations grotesques telles qu'elles n'existent que dans les journaux satiriques. Ces gens sont les mêmes hommes imaginaires qui savent se précipiter de la montagne la plus raide sans perdre leur tranquillité d'âme, des gens qui savent faire un nœud de leur propre cou, et qui disent: « Nom de Dieu, ce cognac est fort », quand une lourde poutre leur tombe sur la tête pendant qu'ils sont en train de boire. Du coup, ces gens-là sont devenus des «anges » et se baladent au ciel. Ils sont morts, ils con-

« Elle m'a enlevé mes clefs — elle dit qu'elle avait cette habitude »

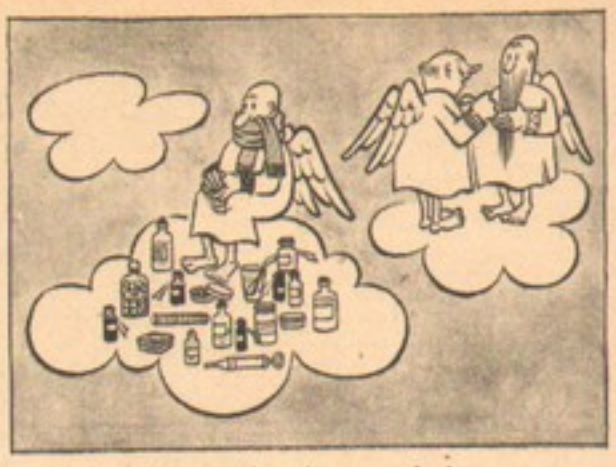
« Mais volez, volez donc! » — « Mon cher ami, quand on a toute sa vie habité au sixième, l'habitude de grimper les escaliers ne se perd pas si vite »

Voilà bien les caricaturistes . . .

«Quest-ce que nous disions, au fond, quand ton mari a sorti un revolver? »

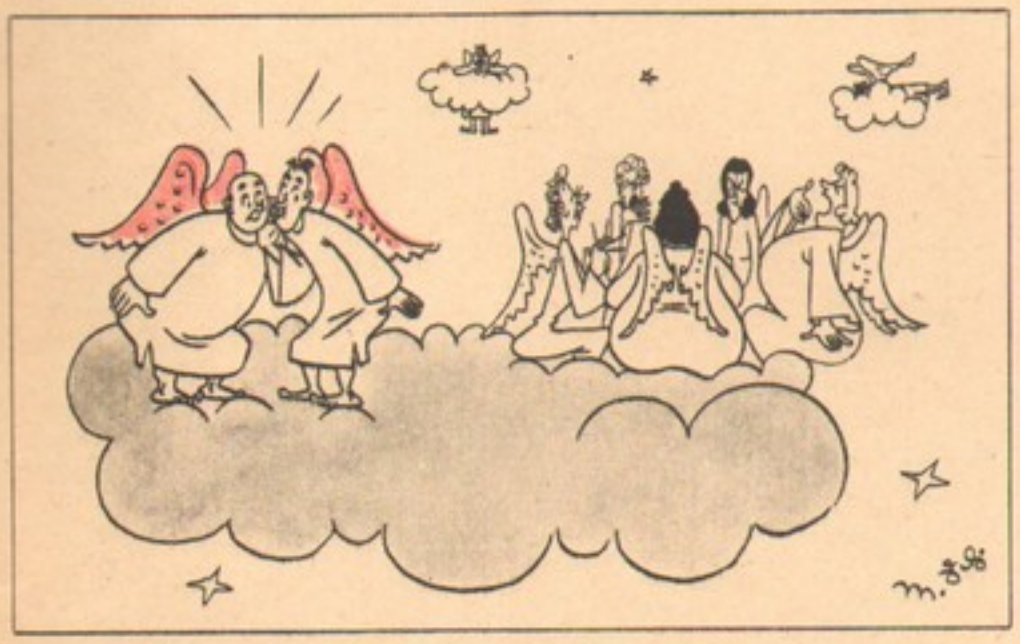
«Quel est ce couple qui se dispute tout le temps?» « Il y a vingt ans, sur la terre, qu'ils se sont jetés d'un rocher attachés l'un à l'autre, parce que son père à elle voulait empêcher le mariage »

« Excuse mon retard, ma chère, le médecin m'a retenu si longtemps. »



« A-t-on jamais vu quelqu'un de plus hypocondre! Il prétend qu'il est toujours malade »

tinuent à vivre avec des ailes, et puisqu'ils sont immarcescibles, ils restent incorrigibles. Si le professeur, qui dans les journaux satiriques depuis des années a constamment oublié son parapluie, devait mourir, on le retrouverait certainement quelque part dans les airs, son riflard au bras mais sans ailes, en train de se dire d'un air pensif: « Qu'est-ce que j'ai bien pu oublier? » Ces incorrigibles seraient aussi insouciants en enfer. Eux seuls seraient capables de parler du manque habituel de chauffage pendant qu'ils brûlent en plein feu, ou de dire qu'ils ne sont toujours pas guéris de leur rhumatisme. Malgré toutes leurs fautes, ils ne sont pas condamnés à l'enfer: une consolation qui a l'effet d'une bonne cure optimiste. Ils ont vraiment une manière char-



On devrait essayer de s'emparer de la clef de St Pierre, alors on pourrait aller faire la bombe sur la terre

mante de nous évoquer la vie après la mort. Scruté de près, on pourrait dire que les vrais incorrigibles sont plutôt les caricaturistes. Certaines situations qui nous effrayent leur sont les bienvenues. Pensez seulement à leurs dessins grotesques par lesquels ils décrivent une visite chez le dentiste. D'autres thèmes inépuisables sont des maisons en flammes, avec des hommes qui sautent en bas et des pompiers distraits. Mais personne ne veut les prendre au sérieux. Les dessinateurs ne l'exigent pas non plus. Ils ne sont autre chose que des conteurs de fables ultramodernes. Mais des fables doivent être inventées et elles comprennent tout: l'amour, des dangers et toujours d'incroyables aventures.

Anton Sailer

Un caricaturiste est mort!
Dernier salut aux collègues

« C'est vraiment un peu fort! Et moi qui la croyait encore toute pure et innocente. »

Ascension à l'aide de la drague pour hommes

Celui qui désire goûter la vraie joie d'une course à ski se sert de l'ascenseur ad hoc. Cet appareil évite les fatigues inutiles, les crises cardiaques, les difficultés de respirer, et il conduit à la destination — le tout pour un seul mark

Fil de fer et skis

Repos à ski

Ici, le soleil aime laisser son empreinte. Les dames se préoccupent moins de l'effet salubre du bon air de la montagne et des rayons de soleil que de l'énorme importance d'un teint bronzé lors de leur retour au gris de la capitale: « Regardez-moi, je viens de passer trois semaines aux sports d'hiver dans les Alpes! »

Un butin imprévu du photographe . . .

. . . ce n'est pas difficile de s'exposer, à une lentille photographique qui guette les alentours, si l'on n'a point souffert les fatigues de l'ascension

Toujours aussi frappant

La gracieuse nymphe à ski, qui brillait au soleil telle qu'une porcelaine fragile, devient une amazone armée d'acier. Elle s'élance dans une descente rapide et retourne dans les bras ouverts de l'ascenseur de ski. Puis, le jeu recommence

SIGNAL No 1 — 1er No de Janvier 1941. Paraît tous les 15 jours / Harald Lechenperg, Rédacteur en chef / Edition et impression: Deutscher Verlag, Kochstr. 22-26, Berlin SW 68, Allemagne / Tous droits de reproduction des textes et des photographies réservés pour tous pays / Entered as second-class matter at the Postoffice at New York, N. Y. / .

HILGERS AG

CONSTRUCTIONS DE TOUT GENRE EN ACIER

RIVETÉES ET SOUDÉES

USINES À RHEINBROHL ET À NEUWIED

Constructions au-dessus du sol

Construction de ponts

Constructions en tôle d'acier

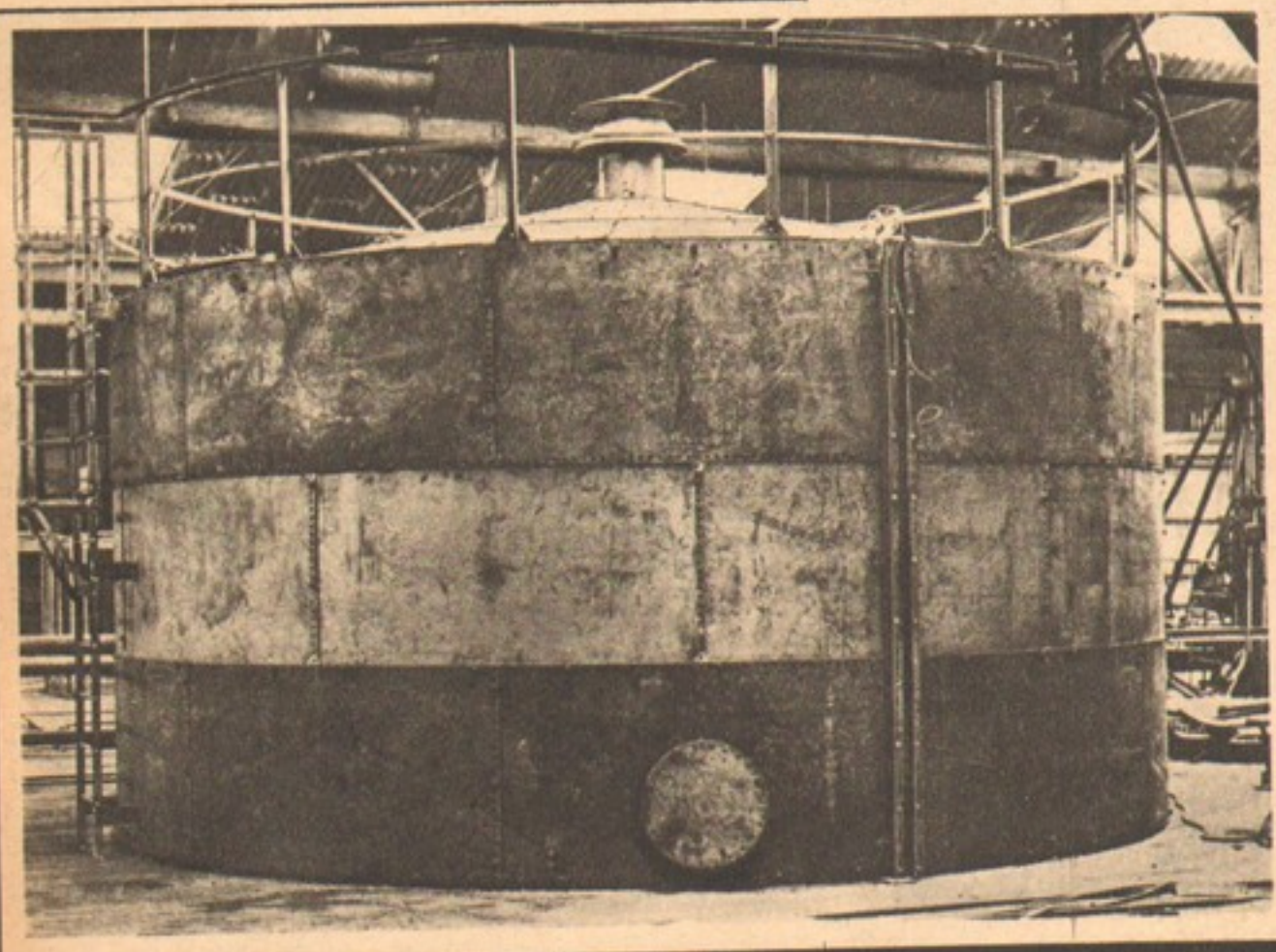
Construction de grands réservoirs

Bateaux pour navigation fluviale et sur canaux

Installations de zingage

Atelier pour la protection de l'acier

Pont de route au-dessus d'une ligne de chemin de fer à plusieurs voies



Hilgers construit:

Ponts pour le Mexique, le Guatémala, le Costa-Rica, la Bolivie, la Yougoslavie, le Siam, l'Indochine;

Réservoirs pour l'Italie, les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Iran, la Chine, la Suisse, le Danemark, la Lettonie;

Halles d'ateliers et d'entrepôts pour l'Afrique Orientale, l'Irlande, l'Italie, la France, le Paraguay, le Venezuela;

Charpentes d'acier pour le Japon, le Siam, le Mandchoukouo, l'Italie;

Constructions en tôle d'acier pour l'Irak, la Norvège;

Boisage et muraillement de puits pour les Pays-Bas, la France;

Halls de gares pour Ankara (Turquie);

Trains complets pour la construction de ponts pour la Turquie

Pontons pour la Colombie

Réservoir de 200 000 litres pour l'Iran

HILGERS CONSTRUIT DANS LE MONDE ENTIER!

Signal Dans ce numéro:

Réflexion sur le Pacte de Berlin

Les photos les plus impressionnantes de 1940, prises par la P. K. (Compagnie de propagande)

Le retour d'un sous-marin

La fête des animaux à Momostenango

Curiosités mathématiques

Course en ski facilitée

Marion et Irma, exécutant leur numéro le plus compliqué

Chasse sous-marine avec la caméra

Plaisanteries alifères